Master Negative Storage Number

OCI00067.11

Lubert, Mlle de

La princesse Lionette et le prince

Troyes

[17--]

Reel: 67 Title: 11

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00067.11

Control Number: AAV-2639
OCLC Number : 07051803
Call Number : W 381.54L L961p
Author : Lubert, Mlle de.
Title : La princesse Lionnette et le prince Coquerico : conte tiré du Livre des fées.
Imprint : Troyes : Garnier, [17--]
Format : 84 p. ; 18 cm.
Note : Attributed to: Mlle de Lubert.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: CS

W
381 B1L
LOCIP

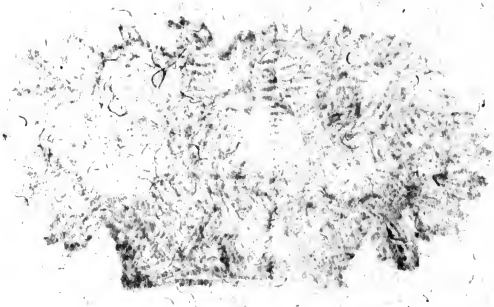
W 381.541 - L961p 66780W

LA PRINCESSE LIONNETTE, *ET LE PRINCE* COQUERICO.

CONTE TIRÉ DU LIVRE DES FÉES.

A TROYES,

Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, Place Saint-Jacques.



PUBLIC LIBRARY
CLEVELAND, OHIO

66780W

LA PRINCESSE LIONNETTE, ET LE PRINCE COQUERICO.

CONTE.

DANS les montagnes de la Circassie, il y avoit un vieillard avec sa femme qui s'étoient retirés du monde, las d'en avoir essuyés les caprices; ils s'étoient fait une retraite commode d'une caverne qui s'étendoit assez loin sous un des monts, & leur solitude n'étoit troublée que par la crainte de se voir mourir. Ils avoient vécu dans les Cours, ils en connoissoient tout le faux; &, loin de regretter les places brillantes qu'ils avoient occupées, ils plaignoient ceux que l'ambition ou le peu d'expérience

rendoient ſuſceptibles de les deſirer. Leur vie étoit douce & tranquille, les fruits leur ſervoient de nourriture ; un vaſte étang où le vieillard pêchoit, leur fourniſſoit abondamment du poiſſon, & un troupeau de brebis dont la vieille avoit ſoin, leur donnoit la plus belle laine du monde pour s'habiller. Le vieillard s'appelloit Mulidor, & ſa femme Phila ; ils prioient inceſſamment les Dieux de vouloir leur envoyer au moins quelqu'un pour conſoler celui qui reſteroit ſur la terre le dernier, ou pour lui fermer les yeux ; mais juſques-là leurs vœux n'avoient pas été écoutés. Il ne faut pas croire cependant que les Dieux rejettaſſent des deſirs ſi purs & ſi raiſonnables ; mais ils vouloient éprouver la confiance de ces bonnes gens pour les récompenſer enſuite avec uſure. Le vieillard venoit de pêcher quelques poiſſons ; & après avoir rattaché ſa barque au rivage, il étendoit ſa pêche ſur un rocher pour qu'elle ſéchât au ſoleil ; lorſqu'un lion ſortit avec impétuoſité d'une des cavités du roc, & vint boire dans l'étang. Mulidor eut peur d'abord ; mais enſuite voyant cette bête altière qui rugiſſoit, parce qu'elle ne pouvoit atteindre l'eau qui étoit trop éloignée du bord en cet endroit, il entra dans ſa barque, & puiſant de l'eau dans un vaſe, il le préſenta au lion qui s'approcha de lui, & qui le vuida pluſieurs fois. Après qu'il ſe fut déſaltéré, il leva la tête & contempla ſon bienfaiteur avec des yeux ſi peu farouches, que le bon homme oſa le careſſer : le lion y prit plaiſir, & reçut du vieillard un peu de pain & de fromage qu'il tira d'un petit panier qu'il avoit à ſon bras ; comme cette compagnie cependant n'étoit pas ſûre, le vieillard ſongea à regagner ſa ca-

W381.54L-L961P

verne, dans la crainte que ſa compagne inquiète de ne le point voir, ne vînt le chercher, & que le lion, moins humain pour elle que pour lui, ne la dévorât. Cette inquiétude le tourmentoit, lorſque le lion, après lui avoir lêché la main, rentra lui-même chez lui, & laiſſa le vieillard le maître de ſe retirer, il s'achemina vers la caverne, où il trouva ſa femme déjà allarmée de ſon retardement; il lui conta ſon aventure : elle en frémit; mais cependant ils s'en entretinrent & tirèrent cette conſéquence, que les hommes pourroient prendre des animaux des leçons d'humanité & de reconnoiſſance : ne vous expoſez plus cependant à l'indulgence de cette bête cruelle, lui dit-elle tendrement, ou expoſez-moi avec vous; car je ne puis vivre dans la crainte de vous avoir vu ſi près du danger : vous m'êtes rendu, mais puis-je me flatter que les Dieux me ſeront toujours auſſi favorables?

Le vieillard, touché de cette tendreſſe, lui promit d'éviter dorénavant cette rencontre : cet entretien les avoit mené aſſez avant dans la nuit; ils s'endormirent & ne furent réveillés que par l'aurore dont les rayons dorés vinrent frapper leurs yeux. Phila ſortit pour mener paître ſes brebis, mais elle fut bien ſurpriſe de trouver à ſa porte un lion d'une grandeur & d'une force prodigieuſe, avec une lionne égale en force & en beauté, qui portoit ſur ſon dos une petite fille d'environ cinq à ſix ans, qui en deſcendit dès qu'elle vit la vieille, & qui vint l'embraſſer. Cette bonne femme ſurpriſe d'effroi & d'admiration, reſta immobile; & les lions, après avoir baiſé la petite fille qui répondoit à leurs careſſes, s'enfuirent, & diſparurent en un inſtant, la

laiſſant entre les mains de la bonne femme. Celle-ci revint alors de ſa frayeur, & regardant cet enfant qui ne ceſſoit de l'embraſſer, elle la prit dans ſes bras, rentra dans la caverne pour la montrer à ſon mari. Ils admirèrent tous deux ſa beauté & ſa douceur : elle étoit toute nue ; ſes cheveux blonds ſeulement deſcendoient ſur ſes épaules, & ſous le ſein droit elle portoit une couronne bien marquée ; les bonnes gens remercièrent les Dieux de ce préſent, & habillèrent cette belle petite enfant d'une légère robe toute blanche, ceinte d'un ruban couleur de roſe : ils en renouèrent auſſi ſes cheveux. Elle ſe laiſſoit faire avec complaiſance, & ne parloit point ; ils la careſſèrent & lui donnèrent du lait de brebis tout frais tiré : elle ſourit à cette vue, & les regardant, elle fit un cri qui reſſembloit au rugiſſement des lions. Elle s'accoutuma cependant à eux aiſément ; elle n'avoit rien du lion que ſes cris : cela fit qu'ils l'appellèrent *Lionnette* ; elle répondit à ce nom, & bientôt la vivacité de ſon eſprit lui fit entendre ce qu'on lui diſoit, & enfin parler elle-même. Elle fut un an avec ces bonnes gens qui l'aimoient paſſionnément & qui en étoient aimés de même, lorſque Mulidor, pour l'accoutumer à leurs uſages, en cas qu'elle vînt à les perdre, la mena pêcher. Il y avoit été pluſieurs fois ſeul ſans rencontrer les lions ; mais la petite Lionnette ne fut pas au pied du roc où le bonhomme mettoit ſécher ſes poiſſons, qu'elle fit un petit rugiſſement qui réveilla le lion & la lionne qui accoururent à elle : ces animaux la flattèrent & la careſſèrent à l'envi l'un de l'autre. Elle embraſſoit tendrement la lionne qui ſe laiſſoit faire, enſuite elle ſauta ſur ſon dos,

& les lions s'éloignèrent en un moment. Le pauvre vieillard fut consterné, il se jetta le visage contre terre & desira de mourir puisqu'il perdoit Lionnette : enfin, après bien du tems, voyant que son désespoir ne lui servoit à rien, il se traîna à sa caverne & y porta la désolation, en apprenant à Phila l'aventure de Lionnette. Lionnette, ma chère Lionnette, s'écrioit cette bonne femme, se peut-il que nous vous ayons perdue ! Hélas ! pourquoi les Dieux vous ont-ils montrée à nous pour vous ravir si cruellement ? De tous les biens que nous avons perdus, nous ne regrettons que vous. Elle s'affligeoit immodérément, & le pauvre Mulidor n'avoit guères plus de courage pour soutenir ce malheur. La nuit se passa en plaintes & en larmes. A la pointe du jour, ils se levèrent pour la chercher ; ils ne craignoient plus les lions ni leur fureur, leur tendre amitié pour Lionnette leur faisoit desirer d'en être dévorés, si elle avoit subi cet effroyable sort. Ils couroient l'un & l'autre vers le roc où les lions avoient établi leur demeure, lorsqu'ils virent la petite Lionnette que la lionne leur apportoit. Aussitôt que cette aimable enfant les apperçut, elle descendit à bas, & vint leur sauter au col, puis tirant de dessous la croupe de la lionne un chevreuil qu'elle avoit étranglé dans sa chasse : Voilà, dit-elle, ce que mère lionne vous donne ; elle m'a menée à la chasse pour vous. Ces bonnes gens mouroient d'aise de la revoir, ils ne pouvoient s'empêcher de pleurer & d'arroser de larmes son joli visage. ma chère fille ! ma chère enfant, s'écrioient-ils ! vous nous êtes donc rendue ? Lionnette fut attendrie de ce spectacle. Est-ce donc, dit-elle,

que vous me défendez de voir la lionne, que vous ne lui dites rien, & que vous pleurez en m'embrassant? Non, non, ma chère enfant, s'écrièrent-ils tous deux; mais nous craignions que vous ne nous eussiez abandonnés. Mère lionne ne le veut pas, dit l'enfant, elle veut que je sois votre fille : elle se retourna alors pour la prendre à témoin; mais elle n'y étoit déjà plus, & Lionnette revint gaîment avec eux à la caverne.

Mulidor & Phila trouvèrent beaucoup de merveilleux dans cette aventure; ils en raisonnèrent en particulier, & résolurent de ne pas refuser l'enfant à la lionne quand il lui prendroit fantaisie de la promener; mais en même tems il fit approuver à sa femme le désir qu'il avoit de consulter Tigreline sur la destinée de Lionnette. C'étoit une fée fort savante. J'y pensois déjà, reprit Phila, & vous ne sauriez trop tôt vous instruire : il fut arrêté qu'il partiroit dès le lendemain de grand matin.

La bonne femme avoit préparé un présent pour la fée, afin de la rendre plus favorable; ce n'étoit pas des choses précieuses, les fées n'en ont pas besoin : c'étoit une pièce de ruban bleu-céleste & un petit panier de noisettes que Tigreline aimoit à la folie. Mulidor partit, & s'achemina vers sa demeure; elle avoit choisi son habitation au bout d'une immense forêt qui étoit toute remplie de tigres : c'étoit de là qu'elle tiroit son nom. Quand on y alloit pour lui demander des choses justes, les tigres ne faisoient point de mal; mais quand on s'avisoit d'y aller avec de méchans desseins, ils déchiroient à belles dents, & l'on ne parvenoit point au château de la Fée. Le vieillard n'ayant rien à craindre de ce

côté-là, ne s'arma d'aucune défense, & parvint sans peine au château dans l'instant que la Fée venoit de se lever. Il la trouva occupée à enfiler de grosses perles dans un fil d'or; elle le reçut assez gracieusement, & ôtant ses lunettes de dessus son nez: Approchez, sage vieillard, lui dit-elle, je sais le sujet qui vous amène, & je suis bien aise de vous voir. Mulidor s'humilia profondément, & baisa la robe de Tigreline. Il lui offrit son petit présent: elle le reçut avec bonté, puis le faisant asseoir, elle lui dit qu'elle alloit consulter la Destinée dans son grand livre, pour lui répondre juste sur ce qui l'amenoit. Après avoir lu bien long-tems, elle leva les yeux au Ciel, puis les fixant sur Mulidor Voici, dit elle, ce que je pense sur Lionnette; il faut qu'elle évite d'aimer ce qui lui sera directement opposé, car il pourroit lui en arriver de grands malheurs, jusques-là même, qu'elle en perdroit la vie. Si elle arrive jusqu'à vingt ans sans éprouver cette destinée, je réponds de son bonheur. Alors elle raconta au vieillard que Lionnette étoit une grande princesse exposée aux lions, presque dès sa naissance, par la méchanceté d'une reine, mais elle ne voulut pas en dire davantage, & exhorta le vieillard à continuer de l'élever avec les sentimens dont il étoit capable, & laissa à son choix de lui apprendre qui elle étoit, se confiant à sa sagesse pour la rendre heureuse. Ensuite elle lui donna pour Lionnette ce fil de perles qu'elle avoit achevé. Qu'elle ne le perde ni ne le donne jamais, lui dit elle, il la préservera de bien des maux, & peut-être servira-t-il à son bonheur si elle le garde fidèlement.

Le vieillard remercia la Fée & revint chez lui vers le soir.

Il retrouva sa femme & Lionnette, cette dernière lui vint faire mille caresses ; il lui attacha au col les perles de la Fée, & lui recommanda bien de les conserver soigneusement. Elle fut ravie de ce nouvel ornement, & s'étant éloignée, le vieillard raconta à Phila ce que la Fée lui avoit dit : ils balancèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & résolurent de ne rien dire à Lionnette sur sa naissance, afin de lui sauver les regrets d'une ambition qui seroit peut-être inutile. Il sera toujours temps de lui apprendre ce que nous lui cachons, ajouta la prudente conductrice, & nous aurions à nous le reprocher, ne pouvant lui donner que l'éducation d'une simple Bergère, si ce caractère si doux que nous lui connoissons aujourd'hui changeoit par la connoissance de son état. Formons son cœur & son esprit, les princesses n'en ont pas le tems ; celle-ci apprendra par sa propre expérience qu'elles sont sujettes comme les autres aux caprices de la Fortune, & peut-être en sera-t-elle plus heureuse. Mulidor convint de cette vérité, & ils s'appliquèrent plus que jamais à l'éducation de cette aimable enfant, dont l'excellent naturel ne leur laissoit rien à desirer. Elle avoit déjà douze ans, & continuoit d'aller souvent à la chasse sur le dos de la lionne, portant sur son épaule un petit carquois, & tirant adroitement sur les bêtes fauves ; lorsqu'un soir qu'elle revenoit plus tard qu'à l'ordinaire, la caverne retentit des rugissemens de la lionne. Mulidor & Phila sortirent l'un et l'autre, et trouvèrent à la porte la lionne qui apportoit Lionnette qui s'étoit

couchée par terre pour caresser la pauvre lionne qui se désespéroit. Le lion est mort, s'écria cette jeune enfant, & ma mère ne peut se consoler, un chasseur l'a abattu avec ses flèches : la lionne se rouloit par terre & versoit un torrent de larmes : le vieillard, sa femme & Lionnette firent de leur mieux pour appaiser sa douleur ; mais enfin y ayant passé la nuit sans succès, la lionne expira elle-même sur le matin. Les cris & la douleur de Lionnette furent extrêmes, elle ne pouvoit quitter le corps de cette pauvre bête, elle l'embrassoit & fondoit en larmes ; enfin on l'arracha de cet affreux spectacle, & tandis que le vieillard l'enterroit, la tendre Phila secouroit Lionnette qui étoit dans la plus cruelle affliction. Mulidor rentra & fut ému de la douleur de cette enfant : cependant il voulut la consoler ; mais voyant qu'il ne faisoit qu'irriter sa peine : Mais, ma fille, lui dit-il, que feriez-vous donc, si c'étoit à nous que fût arrivé ce malheur ? Il ne m'est pas possible de croire que vous y fussiez plus sensible. Ah ! mon père, s'écria-t-elle, en ouvrant les bras pour l'embrasser, craignant qu'il ne fût offensé du peu d'attention qu'elle prêtoit à ses consolations, si les Dieux m'ont réservée à de pareils malheurs, je les prie de vouloir me faire mourir tout-à-l'heure, je ne pourrois les supporter. Les Dieux, ma fille, reprit le vieillard, n'exaucent pas toujours des prières si téméraires : c'est offenser les décrets de leur providence, que de ne s'y pas soumettre ; croyez-vous donc être seule à souffrir les peines de la vie ? Est-ce-là le courage dont je vous croyois capable ? Lionnette baissoit les yeux, & la sévérité de cette remontrance lui avoit fait venir un rouge

modeste sur ses joues, qui la rendoit encore plus aimable. Mulidor sentit qu'il en avoit assez dit ; il sortit, & laissa à sa femme le soin d'adoucir ce que sa remontrance auroit pu avoir de trop dur, & Phila embrassant la petite Lionnette : effectivement, ma fille, lui dit-elle, vous nous auriez fait penser que vous n'avez plus rien à regretter, sans doute nous vous louons de l'amitié que vous aviez pour ces pauvres animaux ; mais il faut se consoler & remercier les Dieux de ne vous pas envoyer de plus grands malheurs. Ah ! ma mère, s'écria Lionnette, en l'embrassant, que je vous suis obligée de me parler ainsi ; ne souffrez pas que mon père soit davantage irrité contre moi, je sens que je ne pourrois supporter sa colère. Mulidor rentra ; Lionnette courut l'embrasser, il répondit à ses caresses avec une tendresse qui consola cette charmante enfant ; ils ne cessoient d'admirer la bonté de son cœur, sa sensibilité, sa docilité & sa franchise ; aussi l'aimoient-ils chèrement.

Elle étoit triste depuis la perte des lions ; un fond de mélancolie paroissoit dans toutes ses actions ; elle n'osoit s'y livrer devant Mulidor, elle se contraignoit moins avec Phila. Ils s'en entretinrent plusieurs fois ; allarmés tous deux de son état, ils cherchèrent à la divertir ; ils sortoient plus souvent ; ils se promenoient ; ils la laissoient aller à la chasse, à la pêche ; ils lui donnoient des oiseaux, des fleurs, des coquilles ; mais son goût la déterminoit à la chasse plus qu'à tous les autres amusemens. Le pays qu'ils habitoient étoit si désert, qu'il fallo t y venir exprès ou s'être égaré pour y trouver quelqu'un : ils n'y craignoient point de mauvaises rencontres ;

cependant l'aventure du lion tué par un chasseur, étoit revenue à Mulidor ; il n'avoit pu comprendre comment un homme qui étoit venu jusques-là, n'avoit pas pénétré jusqu'à leur retraite ; & comment il n'avoit pas été surpris de voir une jeune fille sur le dos de la lionne, qui ne s'écartoit point du lion quand il alloit à la chasse. On n'avoit osé questionner Lionnette, on craignoit de renouveller ses douleurs ; cependant on n'osoit pas non plus lui interdire la chasse, ces bonnes gens trouvant de la cruauté à la priver de cet amusement ; ils ne faisoient que la prier de ne pas s'écarter.

Au bout de quelques mois, Lionnette reprit un peu de sa gaîté. Le vieillard & sa femme en furent ravis ; ils s'applaudirent d'avoir aidé à la consoler par leur complaisance, & jugèrent qu'il falloit enfin qu'elle eût oublié les lions. Elle grandissoit, elle commençoit à se former, elle étoit belle à ravir dans ses plus simples habillemens. Phila lui avoit fait un vêtement de peaux de tigres, les plus belles du monde, un petit bonnet de même ; & quand elle le mettoit, on l'auroit prise pour Diane elle-même, tant elle avoit de grace & de majesté ; ses beaux yeux noirs rehaussoient encore l'éclat & la vivacité de son teint que le soleil le plus ardent & le hâle le plus fort n'osoient l'attaquer, non plus que la blancheur de ses bras & celle de sa gorge. Elle n'étoit point sensible à sa beauté, la force de son esprit & celle de son éducation la mettoient au-dessus de ces avantages de la nature : elle parloit bien & pensoit encore mieux. Ces bonnes gens étoient étonnés de la voir, dans un âge si tendre, capable de réflexions

si justes & si sages; elle approchoit alors de quinze ans.

Depuis quelques jours, Phila s'apperçut qu'elle avoit eu soin en se couchant de mettre ses cheveux en boucles, & qu'en sortant, elle s'étoit mirée avec une sorte de complaisance dans une fontaine qui joignoit la caverne. Elle en avertit Mulidor, qui en fut aussi étonné qu'elle; ils ne voulurent cependant point lui en parler; mais ils résolurent de l'examiner finement, pour découvrir le sujet de cette attention, & ils se rappellèrent que depuis quelque tems elle paroissoit rêveuse, inquiète, & que ce qui l'avoit amusée jusqu'alors sembloit lui être devenu indifférent.

Lionnette revint à la caverne d'assez bonne heure ce jour-là: elle apportoit deux perdrix sauvages qu'elle avoit tuées. La bonne femme lui demanda si elle n'étoit point trop lasse pour l'aider à filer une quenouille qu'elle vouloit finir: Si vous vouliez bien m'en dispenser, dit Lionnette, je vous en serois bien obligée, je voudrois bien me reposer. Phila le lui permit, & la laissa aller dans un petit recoin de la caverne qui lui faisoit une espèce de cabinet. Elle l'avoit orné de ce qu'elle avoit trouvé de plus rare; des plumes d'oiseaux singuliers en faisoient la tapisserie, des fleurs dans des coquilles qu'elle remplissoit d'eau fraîche, lui ornoient de vases tout ce joli endroit. Mulidor lui avoit appris à peindre: elle avoit fait de jolis tableaux; & des laines qu'elle avoit trouvées dans la caverne, elle avoit brodé des carreaux dont elle s'étoit fait un petit lit de repos; elle s'étoit couchée sur ce lit; elle y avoit plus l'air d'une déesse que d'une mor-

celle. La bonne femme, inquiète de ce qu'elle ne revenoit point, alla la chercher : elle la trouva telle que je la viens de dépeindre, un peu renversée sur les carreaux, les yeux fermés ; & quelques larmes qui sembloient vouloir se faire jour entre ses paupières, lui firent connoître que la belle Lionnette étoit chagrine. Elle resta quelque tems à la considérer, jamais elle ne l'avoit vue si belle ; mais enfin allarmée de son état, elle s'approcha, & lui prit les mains qu'elle serra tendrement dans les siennes. Cette action réveilla Lionnette, & tournant les yeux vers Phila : Ah ! ma mère, lui dit-elle, en se jettant à son col, que j'ai de honte de paroître ainsi à vos yeux ! Pourquoi, ma chère fille, lui dit-elle, pourquoi me cachez-vous vos peines ? Ne savez-vous pas combien nous nous y intéressons ? Qu'avez-vous, ma chère enfant ? Ne me cachez point vos ennuis, peut-être les puis-je soulager ? Lionnette fut quelque tems sans oser répondre ; elle tenoit la tête baissée dans les mains de la vieille : elle les baisoit avec transport. Enfin elle prit sa résolution, & se relevant avec une rougeur modeste qui lui couvrit tout-à-coup les joues : Je vais vous dire ce qui me tourmente depuis bien long-tems ; mais au moins que cet aveu me serve à mériter mon pardon. Parlez, ma chère fille, dit Phila, & ne me craignez point ; je suis plus inquiète de votre peine, que fâchée de ce que vous me l'avez cachée. Alors Lionnette reprenant un peu de courage, lui apprit qu'en allant à la forêt depuis environ trois mois, elle y avoit vu un jeune Berger endormi, qui n'avoit été réveillé que par une flèche qu'elle avoit tirée, qui, au lieu de percer l'oiseau qu'elle

vouloit avoir, avoit percé la main de ce jeune homme; qu'attirée par le cri qu'il avoit jetté, elle s'étoit approchée & avoit aidé à étancher ſon ſang. Cette bleſſure, ajouta-t-elle, me fit ſentir un mouvement inconnu : je tremblois en lui appliquant les herbes que j'avois cueillies, & dont vous m'avez appris la propriété. Pour lui, loin d'être fâché contre moi, il me diſoit qu'il ne ſe plaindroit jamais de cette bleſſure; mais bien de celle que mes yeux venoient de lui faire. Ce langage, tout inconnu qu'il m'étoit, raviſſoit mon ame, & j'aurois voulu ne le point quitter. Il pleuroit en me regardant, il baiſoit mes mains pour me retenir : je lui propoſai de me ſuivre, pour que mon père achevât de le guérir : Je ne le puis, belle Lionnette, me dit-il, (je lui avois appris mon nom) un deſtin trop ſévère me fait chercher la ſolitude; mais promettez-moi de la venir partager quelquefois, & je ne demanderai rien aux Dieux; je croirai que leur rigueur eſt adoucie. Je le lui promis, il me le demandoit trop tendrement; enfin j'eus peur de vous inquiéter, je le quittai avec un regret ſi ſenſible, que j'en verſai des larmes, & je m'éloignai bruſquement pour qu'il ne s'en apperçut pas; car j'avois honte, je crois, de ma compaſſion. Je revins inquiète & affligée : dès le lendemain j'allai le chercher, je ne ſais quelle honte me retenoit de vous apprendre cela; mais cent fois j'ouvris la bouche pour vous le dire, & cent fois je ſentis que cela m'étoit impoſſible; peut-être étoit-ce parce qu'il m'avoit prié de garder le ſecret pour moi ſeule; enfin je courus le chercher pour lui demander la permiſſion de vous le dire. En approchant du lieu où nous nous étions vus la veille, je m'arrêtai;

m'arrêtai ; je sentis un mouvement qui me reprochoit de vous avoir caché cette démarche ; de plus, mon cœur étoit si fort agité, que je craignis de me trouver mal. Que ferai-je seule ici, me disois-je ? Je suis sans secours, & celui que je peux trouver est peut-être bien dangereux à attendre. Malheureuse Lionnette, où t'es-tu engagée ! Fuis, retourne à ton devoir ; car il est impossible que ce ne soit pas y manquer, puisque ma tranquillité est si fort altérée de cette secrète démarche ; les Dieux m'en avertissent, cet état n'est point naturel. Je m'étois assise en réfléchissant : je me levai, & je retournois sur mes pas, lorsqu'une pensée bien douloureuse me fit arrêter. Hélas ! dis-je, peut-être n'a-t il pu venir au rendez-vous, par la blessure que je lui ai faite ; & s'il y est, quel sera son désespoir de ne m'y point voir ! Il n'a que moi, sans doute, pour ressource dans cette sauvage demeure, lui refuser mon secours est trop inhumain : sachons seulement s'il a besoin de moi, & ne le voyons que pour cela. Je m'acheminai alors vers cet endroit fatal où je l'avois blessé la veille ; il n'y étoit point, j'en fus saisie d'effroi, mes jambes s'affoiblirent, je tombai sur la mousse qui couvroit la terre : je vis encore des traces de son sang, peu s'en fallut que je ne succombasse à ma douleur ; mes larmes coulèrent heureusement, cela me soulagea ; mais j'étois dans une affliction cruelle en songeant que j'étois peut-être cause de sa mort. Je tirai mes flèches, & je les brisai à mesure pour les punir de ma cruauté : celle qui l'avoit blessé par hasard s'offrit à ma vue, elle étoit par terre encore teinte de sang. Mes larmes redoublèrent à cet affreux objet, je ne pus

retenir mes cris, ils furent interrompus par ce jeune Berger lui-même qui accouroit précipitamment. Je ne pus me lever : il se mit à genoux près de moi avec tant d'effroi, que je fus effrayée moi-même de sa pâleur ; il me demanda ce que j'avois en même tems que je lui faisois la même question ; nous nous rassurâmes tous deux, je lui dis le sujet de mes pleurs, jamais on ne remercia si tendrement. Ses paroles avoient un charme qui passoit jusqu'au fond de mon ame : je l'écoutois avec un plaisir que je n'avois jamais senti ; j'oubliois presque sa blessure, tant je craignois de l'interrompre ; j'étois surprise cependant de lui entendre dire qu'il m'aimoit tant, lui que je n'avois presque point vu, & j'étois encore plus étonnée de comprendre qu'il m'étoit devenu si cher ; car il me disoit ce que je n'osois lui dire, & je croyois qu'il lisoit dans mon mon ame, puisque je pensois les mêmes choses que lui, à la réserve qu'il y donnoit une tournure que je crois je n'aurois pas pu y donner.

Enfin, il me dit qu'il vouloit être à moi. Eh ! n'y êtes-vous pas déjà, lui dis-je ? Pouvez-vous y être davantage ? Cela me raviroit. Il sourit de mes paroles ; je crus que j'avois mal dit, je rougis de la grossièreté de mes expressions, Je ne sais ce qu'il pensa, mais il me dit mille choses encore plus tendres, & m'apprit qu'il étoit le fils d'un grand Roi, & me dit qu'il vouloit être mon époux. Je ne puis donc être à vous, lui dis-je, on ne voudra point que je sois votre épouse. Eh ! qui peut s'y opposer, me dit-il ; si vous le voulez bien ? Alors je lui contai que mon père & ma mère m'avoient toujours dit que la couronne étoit un obstacle au bonheur de la

vie, & que sûrement ils ne consentiroient point à ce lien. Laissez passer quelques jours, me dit-il, & je vous apprendrai le moyen d'adoucir leur rigueur : si vous m'aimez, vous m'aiderez à la vaincre : mais ne cessez point de venir en ces lieux, ma vie dépend de cette complaisance. Ne craignez rien avec moi, belle Lionnette, rien n'est si pur que ma tendresse, & j'atteste ici les Divinités de ces bois, que je respecterai toujours votre vertu. Il me donna sa main, je lui donnai la mienne, & jurai comme lui de l'aimer toujours, si vous y consentez Je voulus voir sa main, elle étoit guérie ; j'en eus une grande joie, je le quittai, en lui promettant de revenir, & de ne vous parler que quand il le voudroit. Je revins si occupée de son idée, qu'il sembloit que je ne vécusse que quand l'instant où je le devois voir approchoit ; rien ne me plaisoit plus que lui seul, plus je le voyois, plus je desirois de le voir, il étoit de même. Il est charmant, ma mère, & si vous l'aviez vu vous n'auriez pu vous dispenser de l'aimer. Trois mois se sont passés dans cette douce union, & voilà le comble du malheur ! C'est que ce matin, il m'a appris qu'il étoit nécessaire qu'il s'absentât quelques jours pour des affaires indispensables qui ne tendoient qu'à assurer notre bonheur. Je ne savois point ce que c'étoit que de le perdre de vue ; je sentis une douleur égale à la sienne. Il étoit dans une affliction immodérée : il m'a dit cependant qu'il reviendroit bientôt, & qu'il lui tardoit plus qu'à moi de venir combler son bonheur ; j'étois toute en larmes ; enfin l'heure de nous séparer étant venue, j'ai défait mon collier, & je l'ai attaché à son bras. O ciel ! qu'avez-vous fait, ma fille,

s'écria Phila? Nous ſommes perdus, & c'eſt ſans reſſource. A ces mots, elle ſe laiſſa tomber par terre, & remplit la caverne de ſes cris. Lionnette effrayée de ce ſpectacle, ſe leva pour ſecourir la bonne femme. Qu'avez-vous donc, ma mère, s'écrioit-elle? Quel rapport un collier de ſi peu de conſéquence, peut-il avoir avec votre douleur? C'eſt vous que je pleure, ma fille, dit Phila, votre bonheur étoit attaché à la conſervation de ce malheureux collier. Alors elle lui conta ce que la Fée Tigreline avoit dit à Mulidor, & ne lui cacha point qu'elle étoit princeſſe, mais elle lui dit qu'elle ignoroit le reſte. Lionnette qui avoit l'ame naturellement élevée, ne fut point étonnée de cette nouvelle: Hé bien, ma mère, dit-elle à la bonne femme, plus vous me confirmez dans cette haute idée que vous avez de ma naiſſance, & plus je dois ſupporter avec courage les funeſtes événemens qui me ſont prédits; quoique à dire vrai, j'y croye peu; & je ne vois rien de malheureux ici que l'abſence du Berger que j'aime, & ſon malheureux nom qui me l'a fait fuir, ſans pouvoir m'en empêcher; voilà le ſeul malheur que je connoiſſe. Que dites-vous, ma fille, dit la vieille ſon nom vous l'a fait fuir? Expliquez-moi cette énigme; je n'y comprends rien. Hélas! voilà ce qui me déſeſpère, dit Lionnette, je ne lui ai pas eu attaché ce collier au bras, qu'il m'a baiſé la main avec un tranſport qui a ſuſpendu un moment ma douleur. Oui, belle Lionnette, m'a-t-il dit, c'eſt pour la vie que vous enchaînez l'heureux Prince *Coquerico*. A peine a-t-il eu prononcé ſon nom qu'il ne m'avoit jamais dit, (il vouloit que je l'appellaſſe toujours mon Berger)

que je ſentis une horreur qui m'a fait fuir à tire d'aîles. Il m'a ſuivie, m'a appellée, je n'ai pu me retourner, Une puiſſance inviſible ſembloit me contraindre à m'éloigner. Ma chère Lionnette, s'écrioit-il, où allez-vous! C'eſt votre Berger, c'eſt Coquerico qui vous appelle! Je courois encore plus vîte; enfin je l'ai perdu de vue, ſoit que j'aie pris des détours qu'il ne connoiſſoit pas, ou qu'il ait craint de me déplaire en me ſuivant davantage. Je ſuis arrivée ici dans un trouble que j'ai eu bien de la peine à vous cacher : vous ſavez le reſte, ma mère, voilà ce qui n'eſt arrivé, & je vous demande mille fois pardon davoir ſi peu profité de vos ſages leçons, & quoique je doive la naiſſance à des Princes apparemment puiſſans, je ne me ſouſtrairai jamais à votre obéiſſance.

Mulidor rentra comme Lionnette achevoit ces mots, on lui fit part de l'aventure; il reſta dans une crainte extrême de ce qui pouvoit arriver de la perte du collier, il n'oſa même aller conſulter Tigrelne à laquelle on avoit ſi formellement déſobéi. Ils réſolurent d'attendre ce que le ſort ordonneroit de la Princeſſe; ils l'exhortèrent à oublier ce jeune homme; ils parvinrent plutôt à la conſoler de ſon abſence, & malgré ſa triſteſſe, elle ſe livra á la douceur de leur converſation. Deux mois ſe paſſèrent ainſi. Une nuit qu'ils dormoient profondément, un éclat de tonnerre les réveilla en ſurſaut, & fit croire que la caverne alloit s'écrouler. Ils ſe levèrent, mais ils n'eurent pas le tems de ſe raſſurer, une fée hideuſe & très-richement vêtue, les toucha de ſa baguette, & les transforma en deux lionnes & en

un lion, puis les tranſporta en une minute dans la forêt des tigres, où elle les laiſſa, & diſparut.

Qui pourroit exprimer l'étonnement du ſage vieillard, & la douleur de ſa femme ? Celle de la Princeſſe étoit encore plus cruelle, elle ſe reprochoit d'être cauſe du malheur de ces bonnes gens; & ce qui l'affligeoit le plus, étoit de ce que n'ayant plus l'uſage de la parole, elle ne pouvoit les conſoler. Ce malheur préſent avoit ſuſpendu pour un moment l'idée du Prince Coquerico, mais quand elle ſongea qu'elle ne le verroit plus que pour en être effrayée, ou pour n'être plus connue de lui, elle fit des rugiſſemens ſi affreux, que la forêt en retentit, & ſes pauvres compagnons vinrent auprès d'elle pour tâcher de la conſoler. Ce fut un redoublement de douleur, de voir qu'ils ne pouvoient l'entendre, ni lui parler; ils en gémirent; & enfin, il leur vint en tête à tous trois d'aller chez la Fée, ſans ſe communiquer ce deſſein, ne le pouvant pas. Le lion en prit la route le premier, les deux lionnes le ſuivirent; mais les tigres leur barrèrent le chemin, ſans leur faire de mal cependant; & voyant leur deſſein inutile, ils conçurent que c'étoit un ordre de la Fée. Ils s'enfoncèrent dans l'épaiſſeur de la forêt, & ſe couchèrent bien triſtement ſur une belle herbe verte qui leur ſervoit de lit, & paſsèrent dans ce lieu un tems fort conſidérable, ſans que la Fée ſe montrât à eux; elle eut cependant ſoin de leur envoyer à manger par un des tigres, qui leur portoit, chaque jour, de la nourriture.

Il eſt tems à préſent d'apprendre au lecteur, ce qu'étoit le prince Coquerico. Ce jeune prince étoit le fils d'un roi, qui avoit été très-puiſſant, qui avoit

régné dans les Isles fortunées. Ce roi étoit mort, & ayant laissé son fils en bas âge, la reine étoit régente : l'ambition de régner & d'être maîtresse souveraine, avoit fermé son cœur aux mouvemens de la nature. Elle faisoit élever son fils dans un château, sur le bord de la mer, dans une molleſſe & une oisiveté sans égale, & elle prétextoit pour motif de cette éducation, une prédiction des Fées à sa naissance, qui avoient dit qu'il couroit risque de perdre la vie, s'il éprouvoit le malheur des armes avant l'âge de vingt ans.

On lui avoit donc interdit tout ce qui pouvoit lui en donner envie, & l'art de la guerre lui étoit depeint avec des couleurs si affreuses, que tout vaillant qu'étoit né ce jeune prince, il frémissoit quand il voyoit une épée en peinture ; le roi son père, qui étoit mort à la guerre, lui étoit repréſenté comme un roi si sanguinaire, qu'il juroit qu'il ne l'imiteroit jamais. On l'avoit appellé Coquerico, en dérision de ce qu'il s'étoit un jour amusé, contre l'avis de ses gouverneurs, à regarder avec plaisir un combat de deux coqs. Il passoit sa vie à se promener, à entendre lire des romans amoureux dont on affoiblissoit les héros pour ne lui point donner envie de le devenir : il apprenoit à jouer des instrumens, à peindre ou à travailler à la tapisserie. La reine venoit le voir assez souvent, & lui peignoit le sort des rois avec des couleurs si pénibles, qu'il regardoit comme une peine sans égale le moment où il faudroit qu'il montât sur le trône.

Il approchoit de sa dixième année, tems où la reine devoit enfin céder la couronne, lorsque se promenant sur le bord de la mer assez éloigné de sa

suite, il s'éleva un grand tourbillon de vent qui l'enveloppa, & le fit disparoître en un instant. Ses gouverneurs surpris de ce qu'il étoit si long-tems à revenir, le cherchèrent, & ne le trouvèrent point; les recherches les plus exactes furent inutiles, il fallut en avertir la reine. Elle se seroit consolée sans peine de cet accident, si les peuples de l'isle, las de son gouvernement, & indignés de l'éducation qu'on donnoit à leur roi, ne se fussent révoltés. Après avoir mis en pièces ses ministres, ils la contraignirent de fuir chez un roi voisin qui la reçut; ce roi étoit veuf depuis deux ans, n'ayant d'enfans qu'une fille qui étoit cause de la mort de la reine.

Il épousa celle-ci, & les peuples des Isles fortunées nommèrent un conseil pour régir le royaume, en attendant qu'on eût des nouvelles de leur prince Coquerico, qu'ils s'imaginèrent n'être point mort. Ils avoient raison, le tourbillon de vent étoit excité par une Fée qui, ravie de voir un si beau prince, & fâchée de le voir si mal élevé, avoit résolu de le soustraire à une mère si peu digne de l'avoir mis au monde. Pour cultiver un beau naturel gâté par une si méchante éducation, un autre mouvement moins généreux & plus naturel, avoit conduit cette Fée; la beauté du prince l'avoit touchée; elle s'imagina que la reconnoissance feroit un jour sur le cœur du jeune Coquerico, ce que peu de charmes n'y feroient jamais. Elle étoit déjà âgée, & avoit une corne au milieu du front, mais son ame étoit sensible, & elle s'étoit toujours plainte qu'elle n'avoit fait que des ingrats; en élevant ce jeune homme, dit-elle, il s'accoutumera à ma figure, & peut-être mes soins & mon amitié me feront-ils trouver dans

lui ce que je n'ai pu trouver dans les hommes, cette union si douce, cette tendresse si parfaite dont j'ai tant entendu parler, & dont je me suis seule trouvée capable jusqu'à présent. *Cornue*, (c'étoit son nom) raisonnoit ainsi en transportant le beau prince dans sa demeure, qui étoit la solitude où le vieillard & sa femme élevoient depuis quatre ans la jeune Lionnette.

Cornue s'étoit bâti un palais charmant sur le haut d'une des montagnes, mais il étoit inaccessible à tout humain par les nuages dont elle l'entouroit sans cesse. Les agrémens de la vie, les amusemens, les plaisirs solides & frivoles y étoient rassemblés tous ensemble. Ce palais étoit d'une grandeur merveilleuse, & cependant bâti d'une seule opale, si transparente & si belle, qu'à travers les murs on voyoit un grain de millet au bout du jardin, qui étoit digne de ce magnifique palais, par les bois, les terrasses, les parterres & les jets d'eau. L'élégante Cornue n'y avoit rien épargné non plus qu'à sa parure, quand, en passant le prince dans le vestibule de son palais, elle se rendit visible à ses yeux, elle avoit enveloppé sa corne d'un étui de velours verd qu'elle avoit parsemé de diamans, ses cheveux un peu grisonnans étoient poudrés à blanc & rattachés d'une infinité de moulinets verds, au milieu desquels brilloit un gros diamant, & son habit couleur de chair & argent lui prenoit la taille avec tant de justesse, qu'on voyoit que les graces s'étoient disputées qui d'entr'elles y mettroit la dernière main. Le prince fut surpris de cette apparition, elle lui baisa la main, & lui demanda pardon de l'avoir tiré de sa solitude sans sa permission. Si je

puis éviter d'être roi chez vous, Madame, lui dit-il, d'un air qui ne marquoit pas qu'il fût effraye de cette façon d'y avoir été conduit, je m'y trouverai fort bien ; car la crainte de monter sur le trône me faisoit desirer de trouver un moyen de m'échapper de mon royaume, & vous m'avez fait plaisir de m'en éloigner ; mais je voudrois bien, ajouta-t-il tout de suite, savoir pourquoi vous êtes coëffée si pointue, & d'où vient que votre habit est d'une couleur si tendre ? On passe à un homme de votre âge, lui dit la Fée en rougissant un peu, des questions si puériles, vous en aurez honte quelque jour ; mais entrons dans le palais, & vous trouverez de quoi vous occuper plus agréablement ; alors elle lui présenta la main, & ils montèrent dans un sallon qui répondoit à la beauté du palais. Cent esclaves noirs y étoient rangés en deux files, le prince & la fée passerent au milieu. Il faisoit encore assez jour pour voir les raretés qui ornoient ce beau lieu ; les statues, les marbres en relief, les porcelaines, les meubles, tout fut loué avec goût par le jeune prince. Les esclaves ouvrirent une galerie magnifique remplie de cartes, de mappemondes, d'instrumens de géométrie, des plans en relief des plus belles villes de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique ; des palais où les hommes & les femmes de chaque nation étoient habillés selon leurs costumes ; & par l'art de la fée, ils alloient & venoient, & parloient chacun leurs langues & discouroient selon leur état : cela amusa le prince fort long-tems. Il pria la fée de vouloir bien qu'il ne sorît point de cet endroit aussitôt qu'elle le vouloit. Il se fit expliquer par les esclaves qui l'accompagnoient ce que c'étoit que

tout cela ; il se faisoit répéter ce qu'ils disoient & en étoit ravi. Il reconnut les Isles fortunées, il vit ses gouverneurs qui le cherchoient & qui se desespéroient de ne le point trouver : cela toucha son cœur de pitié. La fée le retira de cet objet, afin qu'il ne vit point la catastrophe qui alloit arriver : elle l'amusa à d'autres objets. Une grande mer qui entouroit des îles sur un autre plan lui offrit un grand sujet d'amusement. Des vaisseaux remplis de passagers firent des manœuvres merveilleuses, un combat naval, un orage ensuite qui les dispersa & qui en coula plusieurs à fond terminèrent sa journée. La fée lui proposa de souper, ensuite on représenta un opéra ; un bal suivit, où il dansa avec la fée, & de belles nymphes de la suite de la fée, & enfin six esclaves le conduisirent dans un bel appartement où il se coucha.

Le lendemain & les autres jours furent remplis par des conversations tantôt sérieuses, tantôt badines ; les esclaves avoient ordre de lui donner le goût des sciences en l'amusant, il s'y prêtoit volontiers : il s'étoit déjà accoutumé à se promener dans une seconde galerie qui faisoit un arsenal superbe, il entendoit parler des armes & de la guerre avec plaisir, il desiroit presque de voir comment il s'en tireroit, & commençoit à avoir honte d'avoir pensé autrement. Les esclaves formoient des bataillons, il se mettoit à leur tête ; il aimoit à triompher du parti contraire ; il inventoit des ruses ; il cherchoit la gloire par-tout ; il n'étoit plus question de craindre de régner ; la galerie des plans lui avoit montré les douceurs de la royauté ; il y passoit trois heures chaque jour ; là, il prenoit des leçons de la plus

fine politique, les ſecrets de cabinets n'en étoient point pour lui.

Un plan en relief de l'univers entier, rempliſſoit cette galerie, mais quel art étoit dans ce fameux ouvrage ! Non-ſeulement les royaumes & leurs provinces, juſques aux moindres habitations, mais tous les hommes qui couvrent la terre y rempliſſoient chacun leur emploi ; ils parloient chacun leur langue ; on les entendoit, on les voyoit, les choſes les plus ſecrètes y étoient dévoilées, la mer & ſes vaiſſeaux, les rivières, les lacs, les plus petits ruiſſeaux, les déſerts, juſques aux terres inconnues, rien n'étant caché à la ſavante Cornue, elle les avoit décrites dans ſon plan, il y avoit de quoi s'amuſer pendant la vie la plus longue. Le prince fut frapé de cet effet miraculeux de ſon art, il s'y amuſa long-tems, il ne s'en arracha qu'avec peine, encore n'y conſentit-il que parce qu'elle l'aſſura que cette galerie faiſant partie de ſon appartement, il ſeroit le maître d'y venir quand il voudroit. Il en ſortit enfin pour goûter de nouveaux plaiſirs ; un opéra, un ſouper, ſuivi d'un bal magnifique, où les fées de la cour de Cornue ſe ſurpaſſèrent malgré leur laideur & leur vieilleſſe ; car celle-ci ne vouloit pas qu'on pût lui reprocher d'être la moins belle de ſa cour, & les deſſeins qu'elle avoit formés ſur ce jeune cœur, ne lui laiſſoient rien négliger de ce qui pouvoient les faire naître. Son éducation fut confiée à ſix fées qui le menoient chaque jour dans la galerie de l'univers paſſer trois heures ; elles lui expliquoient les divers intérêts des princes, il appreno it leurs langues ; moyennant cela, il entendoit & voyoit l'effet de leur politique ; les guerres ſur

terre & ſur mer, lui montroient l'habileté des miniſtres & des généraux : il en jugeoit bien déjà, & s'accoutumoit à parler de tout avec connoiſſance. Son beau naturel ſe développoit ; il brûloit du deſir d'acquérir de la gloire, il avoit honte d'avoir pu la craindre. Les plaiſirs de la royauté le touchoient auſſi ; il commençoit à trouver qu'il eſt doux d'être le maître. Les ſérails des rois de Perſe & de Conſtantinople, le délaſſoient des choſes ſérieuſes où il s'étoit appliqué ; mais il n'envioit point cette vie molle & efféminée, il aimoit mieux celle des rois, qui régnant en maîtres abſolus ſur leurs ſujets, ſont certains qu'ils répandront tout leur ſang pour conſerver le leur.

Inſenſiblement il parvint à être le prince le plus accompli qu'il y eut ſur la terre. Il n'ignoroit rien ; la beauté de ſon eſprit ſuppléant à ſon peu d'expérience, il jugeoit de tout avec une juſteſſe & un diſcernement merveilleux. Mais où voit-on cette terre & ces habitans que je vois dans mon plan, diſoit-il quelquefois à Cornue ? Je vous la montrerai quelque jour, répondoit-elle, il n'eſt pas encore tems. Cela le chagrinoit, il auroit déjà voulu être regardé comme quelque choſe dans le beau plan de l'univers ; il ſe fâchoit de ne s'y point voir. Cela lui faiſoit faire des réflexions, mais comme elles ne partoient que de ſon eſprit, il ne s'y arrêtoit pas beaucoup ; celles du cœur intéreſſent davantage, il ne ſavoit encore ce que c'étoit.

La fée ne craignoit pas non plus que les beautés qu'il voyoit lui fiſſent ſentir rien de contraire à ſes idées, il les voyoit ſi fort en racourci qu'il ne pouvoit tout au plus les prendre que pour de jolies

marionnettes, la plus grande figure, même en homme, n'étoit pas plus haute que le doigt. Ce qui l'amuſoit beaucoup, étoit l'opéra & la comédie; il y alloit fort ſouvent, ces petites figures l'exécutoient à merveille; & comme il avoit du goût pour les choſes d'eſprit, il alloit à toutes les harangues de l'Académie, & en jugeoit fort bien. Juſqu'à l'âge de dix-huit ans, cette galerie lui tint lieu des plus grands plaiſirs, il n'en connoiſſoit point d'autres. A cet âge il commença à deſirer de connoître les gens dont il voyoit les portraits: la fée qui vouloit lui plaire n'oſoit point le contredire, elle l'amuſoit par ſes promeſſes, mais elle craignoit qu'il ne lui échappât. Je vais à la chaſſe dans votre parc, lui diſoit-il, je m'y promène, je vois toujours la même choſe; cela m'ennuie, je voudrois quelquefois voir autre choſe. Ah! vraiment, diſoit la fée, vous avez bien conſervé les défauts de l'humanité. Miſérable condition des hommes! Sont ils heureux parfaitement? ils ne ſe le croient plus, ils deſirent ce qu'ils n'ont pas; & quand ils l'obtiennent, ils s'en dégoûtent. Hé! qu'avez-vous à ſouhaiter ici? Ne régnez-vous pas ſur nous, n'y êtes-vous pas le maître? Y craignez-vous les trahiſons, les faux amis, les mauvais conſeils? Nous reſpirons toutes pour vous plaire; vous pouvez tout ici; commandez, nous vous obéiſſons. Quel roi eſt plus grand & plus heureux que vous? Le prince ſecouoit la tête à toute cette énumération de ſon bonheur que lui faiſoit la fée, & marquoit qu'il vouloit encore davantage: il ne le diſoit pas, mais ſon inquiétude, ſon agitation, ſon ennui paroiſſoient malgré lui dans toutes ſes actions. Comme redoubloit ſa parure, le prince

n'y prenoit pas garde, il ne la regardoit pas seulement; elle étoit désolée, car enfin le projet formé depuis le tems qu'elle l'avoit enlevé, le projet d'en être aimée passionnément, n'avoit fait que se fortifier, & la jolie figure du prince y contribuoit beaucoup, le tout dans l'âge heureux où l'on plaît sans peine, & où l'on aime avec cette franchise que les hommes conservent si peu de tems. Comue enrageoit de voir qu'il n'y songeoit pas: vous devriez m'aimer pour vous amuser, lui disoit-elle un jour qu'il étoit fort mélancolique: Vous aimer, reprit-il en la regardant avec des yeux fort distraits, est-ce que je ne vous aime pas? Puis, sans y réfléchir, il ajouta tout de suite, je n'aimerai jamais, je le sens bien. Hé pourquoi, dit la fée? Qui vous en empêche? Rien, dit-il; puis il se leva, se fit donner un fusil & alla chasser le reste de la journée.

La fée désespérée de son indifférence, & craignant de le perdre si elle s'obstinoit plus long-tems à le contraindre, voyant déjà qu'il maigrissoit & que la couleur de son teint se flétrissoit, résolut de la faire sortir; pour cet effet, elle le fit appeller un matin. Voici le tems enfin, dit-elle, où je puis vous donner la liberté de sortir; le vaste univers dont je vais vous ouvrir les chemins, va devenir pour vous une mer bien orageuse; mais enfin vous voulez vous y exposer, je ne vous retiens plus; ce que je vous conseille seulement, est de vous confier à moi dans vos peines; car vous en devez éprouver avant que d'être roi; & si vous faites bien, vous commencerez par aller voir ma sœur Tigreline, & vous lui demanderez de ma part le collier merveilleux, pour vous préserver des malheurs attachés à

votre deſtinée; voilà mon flacon, verſez une goutte de ſa liqueur ſur les nuages qui entourent le parc, ils s'ouvriront pour votre paſſage, & voilà un chien qui vous guidera pour retrouver le palais.

Le prince qui ne s'attendoit pas à une pareille grace, fit paroître des tranſports ſi reconnoiſſans, que la fée ſe trouva preſque récompenſée de ſa peine, par les careſſes qu'elle en reçut. Il promit de ſuivre ſes conſeils en tous les points, & partit ſur le champ. Le bout du parc donnoit ſur une forêt ſi aride & ſi effroyable, que Coquerico trouva que l'univers n'étoit pas ſi beau qu'il ſe l'étoit imaginé; néanmoins il entra dans cette vaſte ſolitude, accompagné ſeulement de ſon chien Comme il en traverſoit une route pour aller à la forêt des Tigres, où ſon fidèle compagnon le guidoit, il vit un lion d'une grandeur extraordinaire qui venoit droit à lui. D'abord il fut ſurpris d'une pareille rencontre, n'en ayant jamais vu dans le parc de Cornue; mais s'étant un peu raſſuré, il tira une flèche ſi juſte dans le cœur du lion, qu'il l'abattit à ſes pieds; il s'éloigna bien vîte & fut arrêté un moment après par des rugiſſemens affreux qui frappèrent ſes oreilles: regarda d'où ils partoient, & il vit de loin un autre lion qui emportoit à tire-d'aîles, une jeune enfant qui étoit aſſiſe ſur ſon dos, il voulut courir après, mais ſon chien le tira ſi fort par ſon habit, qu'il crut qu'apparemment la fée Cornue avoit ordonné à ce chien de le gouverner; ainſi il s'abandonna à ſa conduite: il arriva ſans autre aventure chez Tigreline. D'abord qu'il lui eut expoſé le ſujet de ſon voyage: Prince Coquerico, lui dit-elle, vous direz à ma ſœur que j'ai diſpoſé du collier

lier qu'elle me demande; c'étoit pour vous qu'elle le desiroit sans doute, je souhaite cependant qu'il ne revienne pas entre vos mains si tôt, quelque avantage que vous en puissiez tirer. Mais pour réparer la perte de ce don que je ne suis plus en état de vous faire, je vous avertis que si vous prononcez jamais votre nom témérairement & sans nécessité absolue, vous perdrez, peut-être pour jamais, ce que vous aurez de plus cher; je vous conseille donc de cacher votre nom, ou du moins de ne le pas dire legèrement. Allez, prince je ne puis rien de plus pour votre service. Le prince remercia beaucoup la fée, & lui ayant baisé la main, il se retira & revint au palais de Cornue, très-satisfait du peu qu'il avoit vu. Il fut reçu à merveille; on le questionna: il fit le récit de ses aventures, il croyoit ne jamais finir de conter; il trouvoit tout d'une beauté singulière: il fut fort gai toute la soirée, on le loua, on le caressa, ce n'étoit pas sa curiosité. Il résolut de sortir encore, & la fée qui le vit de si bonne humeur le laissa faire à sa volonté. Il parcourut pendant près d'un an tous les limites de ces beaux lieux; il alloit quelquefois à cheval, le plus souvent il en descendoit pour dormir au pied de quelques arbres pendant la grande chaleur du jour; cet exercice l'avoit rendu plus grand & plus fort; il étoit alors dans sa plus grande beauté. Il lui prenoit envie de demander à la fée de le rendre à ses sujets; il étoit las de la vie privée, son ame aussi belle que son corps lui faisoit désirer de revoir son royaume; il en apprenoit le chemin sur son plan; mais il n'osoit encore le demander à Cornue, il craignoit de lui paroître trop

peu reconnoissant, cela lui rendit sa première mélancolie. Cornue en fut allarmée, elle chercha pour l'amuser tout ce qu'elle put imaginer, rien n'y faisoit ; il ne sortoit même presque plus : il passoit les journées presque entières dans la galerie des plans ; & quand il y voyoit une armée en bataille, on ne pouvoit l'en tirer. Ce fut bien pis, un jour il y vit le couronnement d'un jeune roi : cette vue pensa achever de lui brouiller la cervelle ; les cris de joie, les instrumens guerriers, la pompe de cette cérémonie le transportèrent de colère & de plaisir. Quoi donc ! disoit-il, on enchaîne ici ma jeunesse, & je pourrois commander à des peuples, faire la guerre & la paix, jouir ensuite des droits de ma naissance ; & l'on veut me retenir captif, efféminé comme Achille à la cour de Licomède ? N'aurai-je point un Ulysse qui vienne me délivrer ? Il auroit poussé plus loin ses réflexions, si l'on ne fût venu l'avertir que la fée l'attendoit pour faire commencer un opéra qu'elle faisoit exécuter. Quoi, toujours des fêtes ! dit-il. Allons, poursuivit-il, il faut bien s'y résoudre. L'opéra qu'on exécuta fut Armide. La fée à qui l'on avoit dit la mauvaise humeur du prince, l'examina pendant le spectacle ; elle crut qu'il s'y amusoit, car elle le vit attentif à la pièce : effectivement, il trouva le quatrième & le cinquième actes merveilleux, il en parla toute la soirée, il loua par-dessus tout, l'imagination du bouclier qui rend le héros à la gloire. Quoi ! dit la fée, Armide ne vous intéresse-t-elle point ? Ne la plaignez-vous pas ? Tant d'amour méritoit une autre récompense. Ma foi, madame, reprit le prince, votre Armide n'a que ce qu'elle mérite : je vous

crois bien savoir si le cœur suit les volontés ! Pour moi je le crois indépendant. Cornue sentit toute la dureté de cette réponse ; mais elle n'en fit pas semblant, & tourna la conversation d'un autre côté ; le prince se retira de bonne heure, pour aller à la chasse le lendemain ; ce fut le jour qu'il eut la main percée par la flèche de la belle Lionnette.

En retournant au palais de la fée, le prince confulta en lui-même s'il parleroit de cette aventure ; il se trouva tout étonné de sentir qu'il avoit envie de la tenir secrète ; une joie douce & cependant à lui inconnue, se répandoit dans son ame & la remplissoit avec tant d'empire, qu'il n'étoit pas le maître de la cacher ; il se demandoit ce que cela vouloit dire, & n'en trouvoit point la raison. Le nom de Lionnette le charmoit ; il le rappeloit sans cesse ; la grace, la beauté de cette jeune fille le raviſſoient ; il se trouva dans le palais sans s'en être apperçu. C'est alors qu'il rêva un peu à lui : dans l'excès de son raviſſement, il dit mille choses galantes à la fée. Elle en fut surprise, mais se flattant que ses charmes pouvoient produire cet effet, elle ne chercha point à pénétrer la cause d'une joie si extraordinaire. Sa bleſſure l'inquiétoit, mais il prit son parti de dire qu'une de ses flèches l'avoit bleſſé, & l'ingénieuse Cornue attentive à tout ce qui pouvoit l'intéreſſer, le guérit sur-le-champ en soufflant deſſus, sans s'informer comment le malheur étoit arrivé.

Il fut charmant le reſte du jour ; Cornue en pensa perdre l'esprit : elle lui fit entendre une muſique qu'il trouva raviſſante, quoiqu'il l'entendît tous les jours, tant c'est le propre de l'amour d'embellir

les objets les moins susceptibles de cette perfection ; celle-ci le fit rêver doucement, & lui fit faire des découvres dans son coeur, dont il ne s'étoit pas douté jusques-là.

Il se retira d'assez bonne heure, & passa la nuit dans le galerie à chercher ce qu'il avoit vu dans la journée : il découvrit ce qu'il cherchoit, il vit la belle Lionnette rêveuse, au milieu de deux vieillards ; il la vit reboucler ses beaux cheveux sous son bonnet de nuit ; il n'osa regarder dans le moment qu'elle s'alloit mettre au lit, le véritable amour est toujours respectueux ; il n'auroit même rien vu, car elle éteignit sa lumière, & l'obscurité lui auroit tout dérobé ; mais il erra autour de la caverne toute la nuit, & ne sortit de la galerie que lorsque le jour fut assez grand pour aller lui-même chercher cette belle chasseuse. En parcourant les routes de la forêt, il s'égara ; c'est ce qui fit qu'il fut si long-tems à retrouver sa belle Lionnette.

Malheureusement pour la fée, son art lui étoit alors inutile ; dès qu'elles sont assujetties à la passion de l'amour, elles deviennent impuissantes, & l'art de la féerie ne peut les en garantir ; quand elles reprennent la raison, elles reprennent leur pouvoir : mais jusques-là, elles n'ont point celui, ni de punir leurs rivales, ni même de les découvrir, à moins que le hasard ne les serve comme il peut servir les simples mortelles.

Trois mois se passèrent sans qu'elle put imaginer ce qui causoit le changement du prince Coquerico ; il n'étoit plus question de pensées ambitieuses, la vie champêtre & retirée faisoit alors tous ses desirs : il ne s'habilloit plus qu'en Berger ; il faisoit des

églogues, des madrigaux; il les gravoit sur les arbres du parc, ainsi que des chiffres galans & amoureux où la fée ne comprenoit rien; quand elle lui en demandoit l'explication, il sourioit & lui disoit que ce n'étoit pas à lui à instruire une personne aussi savante : demandez à votre cœur, madame, ajoutoit-il, il vous l'apprendra; c'est le mien qui me dicte tout cela.

La fée étoit assez contente de cette réponse; elle la tournoit à son avantage; mais elle ne pouvoit accorder les absences fréquentes du prince avec les choses qu'il lui disoit, car il sortoit avant l'aurore, & ne rentroit qu'à la nuit fermée. Elle passoit des jours à imaginer des parures nouvelles & des fêtes singulières; comme elle avoit l'imagination vive, elle réussissoit dans les dernières, mais les premières étoient absolument inutiles, son âge & la corne rompoient absolument toutes les mesures. Ce fut à cette occasion qu'elle inventa les bals masqués, qui ont si bien réussi depuis. Le prince se laissoit souvent séduire à cette douce erreur, & le cœur rempli de la belle Lionnette, il disoit à la fée des choses qui ne s'adressoient qu'à elle, & dont la crédule Cornue s'attribuoit tout le mérite. Ce fut vers la fin du troisième mois de cette vive & secrète passion, que le prince enfin résolut de demander à la fée d'être conduit dans son royaume; ce n'étoit plus l'ambition qui guidoit ses desirs, un sentiment plus fin & plus délicat (que sert de le cacher) l'amour lui-même, lui fit desirer de remonter sur son trône pour y placer la belle Lionnette. Il n'en eut pas parlé à la fée, qu'elle lui accorda sur-le-champ, se flattant en elle-même qu'il

vouloit avoir le plaisir de la couronner, Avec quel plaisir n'ordonna-t-elle pas les apprêts du départ. Le prince, comme on sait, prit congé de sa belle bergère, & partit avec la fée, & une nombreuse suite pour le royaume des Isles fortunées. Elle étoit avec lui dans un char de cristal de roche, tiré par douze licornes céladon, leurs harnois d'or & de rubis brilloient comme le soleil; douze autres chars aussi pompeux, suivoient celui-ci, & le prince, beau comme l'amour, & paré magnifiquement, attiroit les regards de tout le monde.

Il avoit caché avec grand soin le collier que lui avoit donné la belle Lionnette, il le portoit au bras gauche, en bracelet, & son habillement le couvroit; il se faisoit un plaisir charmant de paroître enfin aux yeux de Lionnette dans cet appareil pompeux, & de lire dans ses regards, la joie que devoit lui donner les soins de son amour; mais il ne pouvoit se défendre d'une inquiétude secrète qui lui donnoit des momens de tristesse; il l'attribuoit à l'éloignement où il étoit de ce charmant objet, & quelquefois il se vouloit du mal de s'en être éloigné. Ce bien que je cherche vaut-il celui que je perds? disoit-il. Lionnette m'aimoit tel que je lui paroissois, m'aimera-t-elle davantage avec une couronne de plus? Ah Lionnette! je vous connois trop bien pour vous faire ce tort, votre ame noble & simple ne connoît de véritable grandeur que celle qui nous élève au-dessus des autres hommes par les sentimens. Il arriva enfin aux Isles fortunées, & les peuples, charmés de revoir leur prince, le reçurent avec des acclamations de joie. Il fut couronné, & par les soins de l'amoureuse Cornue, il y eut des

fêtes magnifiques, dont le prince par reconnoissance voulut qu'elle partageât tout l'honneur : les fêtes finies & les affaires de ce beau royaume remises en règle par le soin de la fée & des ministres qu'elle choisit, elle voulut faire enfin expliquer le roi sur ses sentimens ; elle lui fit proposer adroitement de se marier ; elle avoit employé la voie des ministres, pour se reserver celle des conseils, cela lui réussit ; il veut effectivement lui faire part des propositions qu'on lui avoit faites ; mais quel fut l'étonnement de Cornue, quand ce jeune roi, après lui avoir dit qu'il avoit répondu à ses peuples qu'il avoit encore de l'éloignement pour un pareil engagement, lui avoua toute sa tendresse pour la belle Lionnette, & la pria d'achever de le rendre heureux, en la lui donnant pour partager son trône ! Hé ! où avez-vous vu cette Lionnette, reprit la fée, avec un visage où l'étonnement, la fureur & le dépit se faisoient également voir ? Mais quoi ! ajouta-t-elle, est-ce donc là le prix de mes soins ? Le prince surpris de cette brusque repartie, & ne craignant point les reproches, acheva de percer le cœur de la fée, en lui racontant son entrevue avec Lionnetre, & lui peignit sa tendresse avec des couleurs si vives, qu'elle vit bien que toute la force qu'elle employeroit contre ; ne serviroit qu'à l'irriter & rendre sa passion plus forte ; alors prenant hardiement son parti : Je ne vous parle ainsi, lui dit-elle, que pour vous reprocher votre manque de confiance, que ne m'ouvriez-vous votre cœur ? Je vous aurois mieux servi, & Lionnette seroit aujourd'hui reine des Iles fortunées ; mais vous avez agi comme un jeune homme qui manque d'expérience, & je doute que

je puisse aujourd'hui vous rendre aussi heureux que je l'aurois été alors. Hé ! madame, reprit le roi, vous le pouvez si vous voulez. Donnez-moi votre char & laissez-moi aller chercher cette belle Lionnette..... Je veux faire mieux, lui dit-elle avec un sourire forcé, je veux y aller avec vous dès que minuit sonneront : tenez-vous prêt, nous serons de retour avant que le soleil soit levé ; & s'il est possible de satisfaire votre empressement, je ne sais que ce moyen. Le prince embrassa les genoux de la fée avec un transport de joie & de reconnoissance, qui la blessa plus encore que sa malheureuse confidente ; elle le congédia sous prétexte qu'il falloit qu'elle consultât ses livres, mais bien effectivement parce qu'elle ne pouvoit se contraindre, & que sa fureur étoit montée au plus horrible excès. Qui pourroit la représenter ? Tout ce qu'une femme amoureuse, jalouse & méprisée peut sentir, une fée le sent encore davantage, & la peinture la plus vive n'approche que foiblement des horreurs dont celle-ci sentoit déchirer son ame : elle avoit promis cependant d'accompagner le prince, mais ce dessein servoit à la vengeance qu'elle méditoit.

Elle s'en crut d'autant plus certaine, que le prince avoit laissé tomber le collier qu'il avoit à son bras, & qu'il étoit sorti sans s'appercevoir de cette perte. Elle le ramassa, & remettant le sort qui la servoit avec tant de bonheur, elle ne retarda pas une vengeance dont les mouvemens auroient été inutiles peut-être, sans ce précieux collier. Elle fit fermer les portes de son appartement, afin que l'on ne s'apperçût pas de son absence, & fit dire au roi qu'il falloit qu'elle consultât les livres en repos ; &

qu'à minuit elle seroit visible. Elle monta sur un dragon ailé, & arriva diligemment dans la caverne où tout étoit enseveli déja dans le plus profond sommeil : le dragon éternua, cela fit comme un coup de tonnerre qui pensa renverser la caverne. Elle accomplit, comme on a vu, déja ses funestes projets, & se trouva de retour aux Isles fortunées comme onze heures frappoient. Elle pouvoit à peine contenir sa joie, elle s'en occupa en attendant le roi ; mais bientôt l'idée de savoir qu'il étoit amoureux, & sans doute aimé, lui rendit toute la colère : elle en étoit transportée ; lorsqu'il entra dans sa chambre avec un empressement qui ne servit pas peu à la redoubler.

Elle ne songea qu'à calmer, ou plutôt qu'à dissimuler son courroux : sa fureur étoit à un tel excès que sa corne en étoit toute enflammée, & que l'amoureux & trop crédule Coquerico, croyant que c'étoit une galanterie qu'elle lui faisoit pour le guider dans l'obscurité de la nuit, la remercia mille fois de cette précaution. Ils montèrent tous deux sur un char traîné par trois chouettes, qui partirent à tire-d'ailes, & qui s'abattirent dans la forêt proche de la grotte où Lionnette avoit été élevée. Le prince ne la connut que parce que Lionnette la lui avoit dépeinte. Tout est précieux en amour ; les plus petites circonstances deviennent des affaires intéressantes. Il s'étoit plu à lui demander la description des lieux qu'elle habitoit ; il l'avoit retenue avec plus d'exactitude qu'elle ne les lui avoit dépeints. Il ne s'y trompa pas ; d'autant plus qu'il reconnut son arc & son carquois, qui étoient dans le cabinet où elle lui avoit dit qu'elle couchoit. Sa

douleur fut extrême de ne la point trouver : il l'appeloit, il rentroit & ſortoit de la grotte mille & mille fois, il prioit la fée de porter la lumière de ſa corne ſur les endroits les plus obſcurs ; & remarquant quelques-uns des petits tableaux qu'elle avoit peints : hé ! voici ſon ouvrage, s'écria-t-il ! Je veux les conſerver toute ma vie. La fée fut ſi irritée de ſes tranſports, qu'il ſortit une flamme de ſa corne, qui conſuma, en un moment, tout ce qui étoit dans la grotte. Le prince eut de la peine à ſe ſauver de cet incendie ; elle le retira cependant de la grotte ; & triomphant en elle-même de l'abſence de ſa rivale, elle conſeilla au prince de la chercher ailleurs. Peut-être, dit-elle, ſes parens l'ont-ils mariée, ou peut-être, continua-t-elle, en lui jettant un regard moqueur, la douleur de votre perte l'a-t-elle fait mourir. Je ne ſais pas ce qui eſt arrivé, dit le prince, avec un ton qui marquoit l'agitation de ſon ame, & déjà outré de n'avoir point trouvé ſa maîtreſſe ; mais je crois plutôt ſa mort que ſon infidélité ; & s'il eſt vrai qu'elle ne ſoit plus, bientôt je ſaurai la ſuivre. Voici une furieuſe obſtination d'amour ! s'écria la fée ; mais réfléchiſſant que dans la circonſtance où elle ſe trouvoit, il falloit mieux ne pas irriter le roi, elle s'adoucit elle-même. Ce que j'en dis, pourſuivit-elle, eſt pour vous montrer l'intérêt que je prends à vous ; j'ai honte que votre tendreſſe ſoit arrêtée ſur une perſonne d'une ſi baſſe extraction ; & je ne puis aſſez louer le deſtin, de ce que d'accord avec mes ſentimens, il vous enlève cette bergère pour aider votre cœur à revenir de ſon erreur. Je ne ſais ſi le deſtin a voulu vous aider à m'impatienter, reprit le roi

assez vivement ; mais je sais bien que c'est à quoi il a le mieux réussi ; quant à Lionnette, bergère ou reine, il ne m'importe, je puis réparer le défaut de sa naissance, s'il est possible que c'en soit un en elle qu'une naissance obscure : mais il est impossible qu'elle soit née ce qu'elle paroît ; en tout cas, heureuses sont les princesses qui naissent avec une ame aussi élevée. Alors, le roi voyant qu'inutilement il cherchoit encore dans ce lieu, il remonta dans le char avec la fée, & ils reprirent le chemin des Isles fortunées, où ils arrivèrent comme le soleil se levoit, sans avoir proféré une seule parole ; occupés l'un & l'autre, l'une de sa fureur, l'autre de son désespoir.

Le roi à son retour s'enferma dans son palais, & ne voulut plus songer qu'à voir quel parti il pourroit prendre pour retrouver Lionnette. Il pensa qu'il falloit qu'il allât chez Tigreline ; cette résolution prise, il passa chez Cornue pour lui faire part de son projet. Je n'imagine pas, lui dit-il, pourquoi vous ne m'aidez pas dans cette affaire ; votre pouvoir est-il borné ? Et celui de Tigreline est-il plus étendu que le vôtre ? Car je crois, ajouta-t-il tout de suite, que vous vous interessez assez à mon bonheur, pour y employer tout votre pouvoir, s'il étoit possible que vous l'eussiez ; je ne puis même en douter sans ingratitude ; j'en ai eu assez de preuves pour devoir en être sûr, & je ne me sens pas capable de l'oublier. Cornue rougit à cette question qu'elle n'avoit pas prévue, & connoissant toute l'étendue de son malheur par la suite du discours du roi : c'est par la suite de ce même attachement que j'ai pour vous, lui dit-elle, que vous devez connoître

que je ne veux pas vous servir dans une passion qui va ternir votre gloire ; & si vous êtes aussi reconnoissant que vous dites l'être des soins que j'ai pris de vous rendre heureux & de vous conserver la vie, vous dompterez une passion qui ne peut servir qu'à vous perdre. Quelle idée voulez-vous que vos peuples, que l'univers entier aient d'un roi, si peu maître de lui-même, qui court après une vile bergère, pour lui donner une couronne qu'il peut partager avec les premières princesses du monde, n'importe laquelle ; mais peut-être une fée n'auroit-elle pas dédaigné de la recevoir de vous. Ces derniers mots, qui lui échappèrent malgré elle, ouvrirent les yeux du roi, & regardant la fée avec surprise, il fut convaincu de la vérité de ce qu'il pensoit, quand il la vit interdite, & évitant avec soin de rencontrer ses regards. Il fut quelque tems sans pouvoir répondre par l'excès de son étonnement ; mais ne voulant pas choquer la fée, dans le moment où il en avoit tant de besoin, ni cependant lui donner une espérance qu'il ne se sentoit pas capable de soutenir : la connoissance que vous avez du cœur humain, madame, lui dit-il enfin, doit vous avoir appris que pour être roi, on n'est pas plus dispensé des loix de la nature que les autres hommes ; une passion aussi pure & aussi vive que celle que j'ai pour Lionnette, n'est pas d'un caractère à pouvoir s'éteindre facilement ; que votre pouvoir ne se réunissoit-il pour me rendre insensible ? Je n'aurois pas senti le malheur que j'éprouve aujourd'hui, & le bonheur dont vous me parlez. Ce choix d'une grande princesse ou d'une fée qui auroit daigné recevoir mes vœux & ma couronne, ce bonheur, dis-je,

ne me touche point. Faut-il que, pour être heureux, je me sacrifie éternellement à la fantaisie de mes peuples? Mon choix est pour moi; je veux bien les rendre heureux, je sens même du plaisir à le desirer & à pouvoir l'exécuter: mais que leur importe qui je leur donne pour reine? Je ne sens le prix de ma grandeur que parce que je puis élever ce que j'aime: ce plaisir délicat m'en fait supporter le poids: sans celui-là, que sont tous les autres? Et faut-il parce que je suis leur maître que je me prive du seul bonheur que je puisse goûter? Non, madame, en leur donnant Lionnette, je compte les rendre aussi heureux que moi. S'ils refusent d'y souscrire je saurai les faire repentir de leur témérité; & quiconque s'y opposera, connaîtra que pour être sensible, je n'oublie pas que je suis roi. Achève, ingrat, achève de m'ôter la vie, dit la fée: tu connois toute la violence de ma tendresse, & tu feins de ne la pas voir, que pour mieux m'accabler de ta rigueur; c'est moi seule, c'est moi qui m'exposerai à la bassesse de tes sentimens; ose m'en punir, il ne te manque plus que ce crime: mais comment le pourrois-tu? Tu es en mon pouvoir, & le collier que je tiens, & que tu laissas tomber hier dans ma chambre, va me venger de ton ingratitude. A ces mots, elle se leva, & touchant le roi de sa baguette lorsqu'il s'avançoit pour lui reprendre le gage de l'amour de sa maîtresse, elle le transforma en coq, puis ouvrant une des fenêtres, elle le précipita dans la cour du palais: ensuite, faisant assembler le conseil, elle dit que le roi s'étant absenté pour une grande affaire, elle, ne pouvant pas rester davan-

age dans ce royaume, elle l'établissoit régent. Cette affaire étant consommée, elle monta sur son char & disparut à leurs yeux.

Le roi fut étourdi de sa chûte, ses aîles le soutinrent cependant malgré lui; & quand il eut un peu repris ses esprits, il sauta sur une balustrade de marbre blanc & couleur de rose, qui bordoit une pièce d'eau magnifique qui étoit au milieu de cette cour, pour y voir sa figure. Il en fut surpris, non pas qu'il ne fut le plus beau coq du monde; son corps étoit comme s'il eût été d'émeraude; ses aîles d'une couleur de rose vive, ayant sur la tête une couronne de diamans brillans qui jettoient un éclat éblouissant; sa queue en panache verte & couleur de rose, ses pieds couleur de rose, avec des ongles plus noirs que l'ébène, & le bec d'un seul rubis. Laissons ce malheureux roi réfléchissant sur la cruauté de cette métamorphose, & retournons à Lionnette que nous avons laissée encore plus malheureuse que lui. Cette belle princesse, après avoir été six mois parmi les tigres de la fée Tigreline, à déplorer sa triste destinée, en fut enfin tirée par la fée elle-même, qui touchée de son état, vint la chercher, & l'emmena dans son palais avec ses deux malheureux compagnons. Là, après les avoir caressés & conduits dans une loge bien à leur aise: ma chère Lionnette, dit-elle à la princesse, vous avez fait une assez longue pénitence de l'imprudence qui vous est échappée de donner votre collier, sans ajouter encore des remontrances inutiles au malheur que vous avez de ne pouvoir changer de forme qu'après l'avoir retrouvé; ainsi, ma chère enfant, je ne vous gronderai point; au con-

traire, j'adoucirai votre peine de tout mon pouvoir, & je vais vous en donner une preuve, en rendant à vos bons conducteurs leur figure ordinaire, afin qu'ils aient le plaisir de vous entretenir & de vous consoler.

La pauvre Lionnette se prosterna aux pieds de la fée, & par les larmes qu'elle répandit, elle montra en même-tems sa joie & la douleur de ne pouvoir lui répondre. Tigreline toucha le lion & la lionne de sa baguette, à l'instant ils reprirent la forme humaine; & après avoir embrassé les genoux de la fée, ils firent mille caresses à Lionnette qui les leur rendit de son mieux. Après cette scène touchante où Tigreline elle-même n'avoit pu retenir ses larmes: bonnes gens, dit-elle au vieillard & à sa femme, les jours de votre métamorphose ne seront point comptés dans vos années, non plus que ceux que Lionnette passera sous la sienne; vivez pour la servir & pour la consoler, jusques au tems où la destinée aura fini le cours de sa rigueur. Je ne veux point qu'on l'enferme, elle peut aller & venir dans mes jardins, dans ma forêt; pour vous, vous resterez dans mon palais, & vous aurez soin d'elle. Attendons du tems une plus heureuse fin que je n'ose l'espérer, & du moins par notre courage, faisons rougir le sort de son injustice. La fée, à ces mots se tut, & embrassa Lionnette de tout son cœur, qui avoit le sien si gros, qu'elle versa un torrent de larmes, en poussant des gémissemens qui attendrirent encore la fée & les bonnes gens.

Elle passoit ses jours dans la forêt, à la chasse du gibier que la fée y avoit fait mettre: les tigres

la respectoient & la saluoient toujours quand elle passoit. Elle se retiroit dans la chaleur du jour, dans les endroits les plus écartés & les plus touffus : là, réfléchissant sur sa destinée, elle s'affligeoit encore moins de son état, que de l'absence ou de la perte du prince Coquerico. Elle soupiroit tendrement à son souvenir, & sa plus grande peine étoit d'en être séparée. Elle griffonnoit avec ses ongles sur les arbres, des chiffres amoureux, des cœurs, des flèches, & peu à peu sa fortune & celle de son amant : les nuits elle revenoit dans sa loge & chez la fée, qui lui faisoit beaucoup d'amitié : le vieillard & sa femme l'amusoient par des histoires qu'ils lui contoient. Un jour qu'elle étoit chez la fée avec ses conducteurs, elle saisit une feuille de papier & une plume, & elle écrivit dessus, qu'elle prioit la fée de l'instruire qui elle étoit ; elle le lui présenta, Tigrelme fut, parce qu'elle étoit fort habile, ce que la fille avoit écrit, (il ne falloit être guères moins qu'une fée pour pouvoir le déchiffrer.) Elle soupira & leva les yeux au ciel, puis regardant tendrement Lionnette : je vais vous contenter, lui dit-elle, ma chère Lionnette. Les malheurs qu'on éprouve servent souvent de leçons aux personnes de votre rang : veuille le juste ciel, que ceux dont il vous accable au commencement de votre vie, soient la mesure des tempêtes qu'il prépare à vos vertus ! Mais ne vous lassez point de les soutenir, avec soumission & avec courage ; vous êtes née princesse, ma chère enfant ; on ne vous a point trompée quand on vous l'a dit ; vous êtes fille du roi de l'île d'or ; la reine votre mère mourut en vous donnant la vie ; & le roi votre père,

résolut

réſolut de ne point ſe marier afin de vous conſerver ſa couronne. Vous aviez à peine quatre ans, qu'une reine fugitive, chaſſée de ſon royaume, vint implorer le ſecours du roi votre père, pour remonter ſur le trône dont ſes ſujets révoltés l'avoient fait deſcendre, par le trop ardent deſir qu'elle avoit de régner, au préjudice de ſon fils unique qu'elle tenoit loin d'elle, dans la crainte qu'il ne régnât à ſon tour. Cette ambitieuſe princeſſe, voyant que le roi votre père lui promettoit des ſecours, mais trop lents pour ſon impatience, tourna ſes vues d'un autre côté. Il ne lui importoit où elle régnât, pourvu que cela fût, ainſi elle réſolut d'épouſer le roi votre père; mais ſachant qu'il ne vouloit plus avoir d'enfans, afin de vous donner ſa couronne, & que tant que vous vivriez, il ne ſe remarieroit pas; elle vint me conſulter. Elle ne me cacha pas les deſſeins ſanguinaires qu'elle avoit ſur votre perſonne; & je ſavois que ſi j'étois maîtreſſe du collier qu'elle portoit, j'étois en pouvoir de vous ſauver la vie. Je l'écoutai donc tranquillement, malgré l'horreur que ces projets me donnoient pour elle: Reine, lui dis-je, vous ne viendrez à bout de rien, à moins que je n'aie votre collier; donnez le moi, & ſoyez sûre du ſuccès de vos entrepriſes. Une fée, qui préſida à ma naiſſance, me dit-elle, ordonna que je le portaſſe toujours; elle n'en dit pas davantage, mais puiſqu'il ne m'a point empêché de tomber du trône où ma naiſſance m'avoit placée, je le quitte ſans regret, & le remets entre vos mains; bien plus certaine de mon bonheur avec vous, que je ne l'étois du prétendu charme qu'il renferme pour rendre

heureuse. Allez, lui dis-je, retournez dans l'île d'or, & attendez en repos l'effet de ma puissance, & surtout n'attentez point sur la vie de la jeune princesse, je saurai bien vous servir dans ce cruel moyen. Effectivement elle revint dans l'île, épousa au bout de quelque tems le roi votre père. La nuit qui suivit ce jour, je vous transportai avec le roi & la reine, dans la caverne où le vieillard vous trouva, & je les changeai tous deux en lions. Le roi, parce que je craignis sa foiblesse, & elle, pour la punir de sa méchanceté; car je lui ôtai le pouvoir de vous faire du mal, & la contraignis d'avoir soin de vous; pour le roi, je n'eus pas besoin de lui donner des sentimens d'humanité, il les conserva malgré la férocité naturelle attachée à sa figure.

La pauvre Lionnette, à ces mots, interrompit la fée par ses rugissemens; Tigreline sourit, & caressant la lionne: Rassurez-vous, ma chère fille; lui dit-elle; vous pleurez un bon père & vous le regrettez; votre cœur susceptible de sentimens de douleur, peut l'être de la joie de savoir que je lui sauvai la vie, & qu'il est actuellement vivant dans un endroit de l'univers où je le transportai après sa blessure, & qu'il desire autant de vous revoir que vous le pouvez souhaiter vous-même. Lionnette qui étoit assise alors sur un gros carreau au pied de la fée, lui lêcha la main doucement, pour lui marquer sa vive reconnaissance, & ses yeux brillèrent d'une si grande joie, que la fée charmée de la voir sensible, la baisa tendrement. Pour la lionne votre belle mère, elle mourut effectivement, non du regret d'avoir perdu le lion, mais de rage de voir ses projets

avortés par sa mort qu'elle avoit crue véritable, & les larmes que vous versâtes pour elle, la récompenserent trop des soins forcés qu'elle avoit pris de vous.

La fée en étoit là de son récit, lorsqu'il entra en volant par sa fenêtre, un coq d'une beauté singulière qui se percha sur son épaule ; cela étonna toute la compagnie ; la fée qui filoit en laissa tomber son fuseau ; mais ce premier mouvement étant passé, elle tendit le poing au coq qui monta dessus, & battant des aîles en signe de réjouissance, chanta deux ou trois fois coquerico : au premier, la lionne prit sa course & s'enfuit à tire d'aîles. Ses gouverneurs la suivirent. Pendant ce tems, Tigreline examina le coq, & le voyant beau à merveille, elle se douta du mystère qui étoit caché sous cette aventure. Prince, lui dit-elle, je crois vous connoître, & je suis bien trompée si vous ne venez de me dire votre nom. Le prince, (car c'étoit lui) baissa son bec jusques à ses pieds, pour faire une profonde révérence à la fée. O ciel ! s'écria-t-elle, se peut-il un enchaînement de malheurs semblables ! La barbare qui vous a réduit dans ce funeste état, ne vous a laissé que la faculté de prononcer un nom qui fait votre malheur ; il vient de faire fuir votre princesse, & peut-être est-ce-là le dernier moment de votre vie où vous l'avez vue. Le coq, surpris de ces paroles, regarda la fée avec étonnement ; il n'avoit vu dans cette chambre qu'un lion & deux vieillards, il ne comprenoit pas ce que Tigreline lui vouloit dire ; elle lut dans sa pensée ; car il ne pouvoit l'exprimer. Elle y étoit, je vous en réponds, reprit-elle, & je vous pardonne de me l'avoir

pas reconnue ? si ma sœur, la barbare Cornue, a bien pu faire de vous un coq, n'a-t-elle pas pu changer la princesse en lion ? Le coq pensa s'évanouir à cette cruelle nouvelle. O destin ! destin impitoyable, continua la fée, que tes arrêts sont aveugles ! Pourquoi punis-tu les innocens, & pourquoi laisses tu vivre les coupables ? Ses réflexions l'auroient absorbée, si ses yeux ne fussent tombés sur le pauvre coq qui étoit à la renverse, prêt à mourir. Elle le prit dans ses bras, & lui faisant respirer une liqueur merveilleuse, elle le fit revenir ; mais il soupira amèrement d'être encore forcé de voir la lumière. Ne vous affligez point, mon cher prince, lui dit la fée, tout mon art va s'employer à vous secourir, mais pour le rendre invincible, il faut que votre adresse me seconde. Je ne puis vous rendre parfaitement heureux, que je n'aie le collier dont Cornue est en possession, & ce n'est que par vous que je le puis avoir. Reposez-vous, cher Prince, mes livres que je vais consulter cette nuit, me donneront des lumières dont nous ferons usage dès demain. Le roi ne pouvoit suffire à sa reconnoissance ; il becquetoit la fée, il la caressoit avec sa patte ; enfin il exprimoit de son mieux sa sensibilité. Tigrelinx, après lui avoir donné à boire & à manger dont il fit peu d'usage, le perchа sur un lit de son cabinet, & après l'avoir salué, elle se retira dans sa chambre, pour mettre en œuvre ce qu'elle avoit promis de faire.

Pendant que ceci se passoit, la pauvre Lionnette vaincue par une frayeur dont elle n'avoit pas été la maîtresse, fuyoit de toutes ses forces, & avoit déjà passé de bien loin la forêt des tigres, malgré

les efforts qu'ils firent pour la retenir ; car ils l'aimoient tous, & pluſieurs même en étoient amoureux ; mais elle avoit franchi tout obſtacle, & ne connoiſſant plus de guide que l'effroi, croyant encore avoir le coq à ſes trouſſes, elle fit cent lieues tout de ſuite, & ne s'arrêta que quand les forces lui manquèrent. Ses pauvres gouverneurs l'appellèrent & la cherchèrent en vain, ils revinrent bien affligés au point du jour trouver la fée, & lui apprendre la fuite de Lionnette.

La fée qui ſavoit que ſi Lionnette ſortoit les limites de la forêt, elle n'avoit plus de pouvoir ſur elle, & que Cornue l'auroit tout entier, laiſſa agir le deſtin, & ne ſongea qu'à rendre ſervice au roi Coquerico. Elle entra dans le cabinet où il avoit paſſé la nuit, pour l'inſtruire de ce qu'il avoit à faire ; il battit des ailes à ſon arrivée, & vola à terre pour lui baiſer le bas de ſa robe. La fée le prit ſur ſa main, le poſa ſur une petite table qu'elle mit devant le fauteuil où elle étoit aſſiſe. Grand roi, lui dit-elle, le deſtin qui vous pourſuit depuis votre naiſſance, m'ordonne de vous dire que vous ne reprendrez votre forme ordinaire qu'à des conditions fort dures ; il faut que vous ſoyez aſſez heureux pour reprendre à Cornue le collier que vous avoit donné Lionnette : ſi vous manquez de l'avoir, vous ne pouvez redevenir homme qu'en épouſant Cornue : ſi Lionnette, que la méchanceté de notre ſœur, doit rendre témoin de cette cérémonie, peut réſiſter à la douleur qu'elle doit lui cauſer, j'entrevois que vous pouvez enfin être heureux ; mais ſi elle ne ſupporte pas avec courage la vue terrible de cet hymen, je ne réponds plus de

rien. Le coq à ces mots baissa la tête, & versa des larmes dont la fée fut attendrie. La sensibilité qui part du cœur, reprit la fée, est pardonnable & même désirable à un roi, votre douleur, moyennant ce principe, est bien excusible, mais il ne faut pas trop s'y abandonner. Laissons aux ames vulgaires, Seigneur, les plaintes, les cris; & sans vouloir cependant être plus forts que l'humanité ne le demande, résistons courageusement aux coups du destin, & quand vous n'en retireriez que d'avoir éprouvé votre vertu & de l'avoir connue inébranlable, vous devriez être content. C'est le premier de tous les biens, & rarement celui que nous demandons aux Dieux, parce que nous n'en connoissons pas le prix. Voici un flacon, que je vous donne, tâchez de verser une goutte de cette liqueur qu'il renferme, sur Cornue; cela l'assoupira, & vous viendrez à bout de vos desseins. Alors le coq qui ne se pressoit point de partir, regarda la fée, comme pour lui demander encore quelques éclaircissemens: elle devina ce qu'il vouloit dire; elle lui conta en peu de mots l'histoire de Lionnette. Il l'en remercia le plus tendrement qu'il lui fut possible; effectivement, il lui étoit revenu dans l'esprit plus d'une fois, que la fée en lui en parlant, l'avoit nommée Princesse.

Il fut ravi d'apprendre que cette belle fille fût d'une naissance si élevée; mais cela n'augmenta pas sa tendresse, elle ne pouvoit plus croître. Il n'en étoit pas de même de l'indignation qu'il avoit pour Cornue: à chaque moment elle prenoit de nouvelles forces, sur-tout quand la fée, à la fin de son récit, lui dit que la malheureuse princesse avoit fui

son chant, comme elle avoit fait à son nom, par l'antipatie que les lions ont pour le chant du coq, que sûrement la méchante Cornue avoit encore augmentée, qu'elle avoit pris sa course dans la frayeur qu'il lui avoit causée, & qu'il pouvoit être que Cornue l'eût en sa puissance; mais qu'étant sortie de la forêt des tigres, il n'étoit plus possible qu'elle y rentrât qu'après avoir repris sa première forme. Alors le roi Coquerico sentit de l'impatience de faire son voyage; il le marqua autant qu'il put, & Tigreline qui entendoit à demi mot, après l'avoir embrassé, & lui avoir attaché le flacon sous l'aîle droite, ouvrit la fenêtre, & il partit, bien résolu de se laisser plutôt dévorer par les lions, que de chanter pour les épouvanter.

Que ne peuvent les passions dans les ames qui n'ont jamais fait d'efforts pour les vaincre! L'implacable Cornue déchirée tour-à-tour, ou plutôt tout à-la fois, par le plus violent amour & par la jalousie la plus effroyable, passoit ses jours dans le palais d'opale, à méditer quelque vengeance funeste contre sa rivale & contre son amant. Que vouloit-elle de plus? n'étoient-ils pas assez malheureux? Ils ne se reconnoissoient point & fuyoient l'un de l'autre dès qu'ils pouvoient s'approcher. Rien de plus barbare peut-il s'imaginer! La pauvre Lionnette vaincue par la lassitude, tomba de fatigue & de frayeur, sur une belle pelouse verte, qui lui servit de lit dans le moment. Elle avoit fait cent lieues tout de suite, comme on l'a dit tout-à-l'heure, & avec une diligence incroyable; car elle étoit sortie de chez la fée le soir, & elle se trouva à l'aube du jour dans cette nouvelle contrée; sans

il est vrai que la peur donne des ailes. Elle regarda par-tout & ne vit rien que cette pelouse où couloit un petit ruisseau argentin qui rafraîchissoit l'herbe, & l'ornoit de petites fleurs sauvages. Elle s'y endormit profondément, après avoir bu de cette belle eau qui eut la propriété, en la désaltérant, de la rafraîchir & de lui ôter la faim. Elle dormit quinze heures tout de suite. A son réveil elle se trouva assez bien, parcourut la pelouse, au bout de laquelle elle apperçut un petit palais de verdure, dont l'architecture lui parut aussi simple que merveilleuse. Elle y entra par un beau portique de feuillage; elle vit des cabinets, des chambres, des galeries toutes de palissades vertes; & ce qui la charma, c'est qu'il y avoit au milieu de chaque chambre ou cabinet, de grosses touffes de fleurs de toute façons qui la saluèrent avec amitié, & qui toutes lui dirent à mesure qu'elle en approchoit: bonjour, belle Lionnette. Cette merveille la surprit, elle s'arrêta à une plante de tubereuse qui l'avoit saluée encore plus gracieusement que les autres. Belles fleurs, leur dit-elle, par quel heureux hasard me donnez-vous le don de la parole, que toute la science & l'amitié de la généreuse Tigreline ne pouvoit me rendre? Est-ce vous qui en avez le pouvoir? Je le desire, afin de vous en marquer toute ma reconnoissance. Le ruisseau qui vous a désaltérée, belle Lionnette, reprit une des tubereuses, en a seul la gloire; nous ne pouvons rien, & c'est quand on nous arrose de son eau, que nous avons la faculté d'entendre, de voir & de nous exprimer. Nous sommes des fleurs du jardin de la fée Cornue: des

puis quelque tems elle est fort triste, elle vient s'entretenir avec nous; mais nous n'avons pas le pouvoir de la soulager; peut-être ce don vous seroit-il réservé; il faut l'essayer, elle viendra dans deux jours, puisqu'elle est venue hier; son palais est bien loin d'ici; attendez-la, nous ferons notre possible pour vous amuser en attendant son retour.

La tubéreuse se tut alors, quoiqu'elle fût un peu causeuse de son naturel; mais elle céda par politesse au desir qu'avoit Lionnette de lui faire quelques questions. Je voudrois savoir, obligeante tubéreuse, dit Lionnette, si Corinne, dont vous me parlez & à laquelle vous appartenez, est une fée bienfaisante, & ensuite je voudrois savoir comment vous savez mon nom, & comment vous m'avez connue tout d'abord. Un rosier, qui est l'oracle de ces lieux, reprit la tubéreuse, au dernier sacrifice que lui fit la fée notre maîtresse, prédit qu'une grande princesse, sous la forme d'une lionne, viendroit un jour dans ces lieux, & qu'elle y trouveroit la fin de ses disgraces; la fée en fit éclater une joie immodérée, elle redoubla l'encens & les mouches à miel, qui sont les seules victimes qu'on immole ici, c'est répondre à la fois à vos deux questions; car par la joie de la fée, vous concevez aisément ses bonnes intentions pour vous.

La bonne Lionnette trouva assez de vraisemblance aux conjectures de la tubéreuse, & l'en remercia de tout son cœur, & la pria de lui enseigner où étoit le rosier, afin qu'elle pût le consulter, pour savoir quelle conduite elle devoit tenir. La

tubéreuse le lui apprit, & elle y arriva bientôt; il n'étoit pas éloigné du cabinet des tubéreuses. Celui-ci ne ressentoit un temple que parce que les palissades formoient une voûte, qui préservoit le rosier de l'ardeur du soleil; une petite balustrade de jasmin & de grenadiers entouroit cette belle plante qui étoit couverte d'une si grande quantité de roses, que l'éclat en éblouissoit; la lionne en ferma les yeux plus d'une fois; elle approcha en tremblant de la balustrade, & s'étant prosternée avec respect: Divinité de ces beaux lieux, dit-elle, daignez recevoir mes hommages, & me dire ce que vous ordonnez de ma destinée. Le rosier à ces mots sembla ressentir une grande agitation, ses feuilles & ses fleurs tremblent, & pâlissent. Ensuite une voix, entrecoupée de sanglots sortit de ses branches, & Lionnette entendit ces paroles:

Suis ton aveugle & malheureux destin,
C'est dans cette belle contrée
Qu'une Princesse infortunée,
De ses malheurs doit voir la fin.

La princesse fut effrayée des marques de douleur que donna le rosier; & si ces premiers mots l'accablèrent, les derniers lui rendirent un peu de courage. Hélas! dit-elle, je ne crains plus rien que de vivre encore long-tems; si je puis ici finir ma malheureuse vie, je bénirai le sort qui m'y a conduite: mais sage & généreux rosier, ne puis-je, avant de terminer mes jours, savoir si celui à qui je les voulois consacrer, vit encore, ou du moins, s'il est heureux quelque part qu'il soit? Voilà ma seule curiosité; je n'aurai plus de regret à la vie,

si j'apprends que sa destinée soit fixée de l'une ou de l'autre façon. Le rosier s'agita encore assez fortement, & répondit ainsi :

C'est ici la dernière fois
Que je répons à ton envie ;
Ton amant me perdra si je
Ne m'oppose à son supplice.

Ah ! sage divinité ! s'écria la tendre Lionnette, je ne vous demande plus rien ; s'il vit je suis encore trop heureuse. Puissai-je souffrir toute seule les rigueurs des fées ! Elles ne me paroîtront rien s'il en est exempt & puis le voir heureux. Hé pourquoi le contraindrois-je ? Hélas ! ce choix auquel je pourrois m'opposer, quel qu'il soit, ne peut jamais m'offenser : que me doit-il & que puis-je lui offrir qui soit digne de ce qu'il mérite ? L'infortunée Lionnette ne pouvant le rendre heureux, ne doit pas empêcher qu'il ne le soit ; il m'est au moins permis de désirer d'en être la cause. Après ces paroles, elle se retira dans le cabinet des tubéreuses, où elle passa la nuit à parler de son berger dont elle conta les amours à la fidelle amie, qui en revanche lui apprit avec un peu plus de détail ce qu'elle savoit de la fée Cornue & des fleurs ses compagnes. Pour l'oracle rosier, dit-elle, tout ce que nous savons, c'est qu'il n'est point de race de rosier ; il se trouva ici quand nous y sommes venues, & je crois que la fée, pour embellir sa demeure, nous transplanta ici. Il parle sans qu'on l'arrose, & s'amuse peu de nos conversations. Il est triste naturellement, & vous l'avez remarqué vous-même ; il a une parfaite connoissance du passé, du présent & de l'avenir. La fée

passe les jours qu'elle vient ici à l'entretenir ; rarement elle nous fait cet honneur, & je crois que c'est par les choses fâcheuses qu'elle apprend de lui, qu'elle ne se plaît pas à s'amuser avec nous. Une fleur de grenade qui est fort mon amie, m'a conté souvent leur conversation ; le rosier lui cache qui il est, la fée ne peut le découvrir : tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne sera pas rosier toute sa vie. Elle en étoit là, lorsqu'un œillet, une renoncule, & quelques autres fleurs entrèrent, & après avoir fait des politesses à la lionne, elles apprirent à la tubéreuse que Cornue avoit avancé son voyage d'un jour, qu'on l'attendoit le lendemain, & qu'elle devoit faire un sacrifice pompeux au rosier ; qu'on ignoroit la cause de cette grande cérémonie, mais que cela faisoit juger de grandes choses. Les fleurs raisonnèrent beaucoup sur cet événement, sans en rien démêler de certain ; puis elles s'entretinrent du beau tems & de la pluie, conversation dans laquelle elles brillèrent beaucoup, & qui auroit amusé Lionnette, si son esprit eût été dans une autre situation ; mais elle parla peu, & écouta encore moins. Au coucher du soleil, les fleurs se retirèrent chacune chez elle, & Lionnette après avoir pris un fort léger repas des herbes de la pelouse, & bu de l'eau du merveilleux ruisseau, s'endormit aux pieds de sa fidelle amie la tubéreuse.

Les premiers rayons du soleil ayant frappé sa paupière, elle s'éveilla : les fleurs étoient déjà toutes en mouvement. Lionnette se leva, & fut chez le rosier : elle se coucha dans un des coins de son petit temple, & vit toutes les fleurs arriver & se placer artillement pour faire honneur à la fée, qui

ne se fit pas long-tems attendre. Tout le temple brilloit des belles couleurs de ces espèces de fleurs; les unes formoient des berceaux, d'autres des guirlandes, des couronnes, des girandoles; enfin mille & mille sortes d'ornemens mêlés si merveilleusement, que le coup-d'œil éblouissoit. La douceur de leur parfum étoit admirable, & ce qui arracha Lionnette à ses réflexions, fut, qu'après cet arrangement, & étant avertie que la fée approchoit, elles formèrent un concert si mélodieux, que les plus mélancoliques en auroient oublié leur douleur, & auroient cédé au doux ravissement que cette musique portoit dans l'ame. La tubéreuse sur-tout, récitoit en perfection. Cela charma effectivement Lionnette; elle écoutoit avec plaisir ce concert merveilleux, & admiroit le choix galant des mots qui composoient l'hymne qu'elles chantoient, lorsqu'elle vit entrer la redoutable Cornue brillante de pierreries, mais plus effroyable que tout ce qu'on peut dire. Elle fut saisie à cet aspect, d'une horreur dont elle ne devina pas la cause, elle se la reprocha. Se peut-il, disoit-elle, en elle-même, que je sois encore attachée aux foibles préventions dont mon sexe est susceptible? Un peu plus de beauté, ou un visage disgracié de la nature, doit-il décider des qualités que peut avoir une ame? Quel sentiment ma figure ne doit-elle pas inspirer, si l'on en juge par la pauvre Lionnette! Juge-toi avant de juger des autres, & ne te cache pas que si la laideur te donne de l'aversion pour quelqu'un, tu dois inspirer une horreur effroyable. Pendant que Lionnette s'efforçoit de vaincre le sentiment de haine que la présence de la fée avoit fait naître dans son ame, celle-ci au

bruit des chants d'allégresse dont le temple du rosier retentissoit, s'avança vers la barbe trade ; & apperçut la Lionne qui, assise dans le coin où elle s'étoit retirée, s'humilia profondément quand la fée jetta les yeux sur elle. Cornue fit briller une joie excessive de cette aventure. Oracle, toujours vrai dans vos prophéties, s'écria-t-elle, vous me l'aviez bien promis, que je trouverois un jour ce que je cherchois avec tant d'application, & ce que sans doute vous réserviez pour récompense des honneurs que je vous ai rendus. Allons, dit-elle aux fées qui la suivoient, enchaînez cette cruelle bête, & attelez-la à mon char ; ensuite immolons nos victimes. Quatre fées jettèrent une chaîne sur Lionnette, qui se laissa entraîner hors du temple, malgré la douleur qu'en marquèrent les fleurs qui parurent telles qu'elles sont quand l'aurore verse sur elles sa douce rosée ; car elles aimoient toutes Lionnette : mais leurs larmes n'attendrirent point le cœur inflexible & jaloux de Cornue. Le rosier jetta de sa tige une flamme qui dévora l'offrande de mouches à miel que les fées venoient de poser sur un petit autel d'or qu'elles avoient approché de lui ; ses roses devinrent couleur d'amaranthe. Cornue fut effrayée de ce changement. Quel prodige ! s'écria-t-elle. Hé quoi ! Divinité de ces lieux, protégez-vous ma rivale, ou la joie de me l'avoir livrée produit-elle ce changement mystérieux ? Le rosier trémit à ces mots, & d'une voix forte & effryante, répondit ainsi à la fée :

Immole à ma juste colère,
Le premier coq que tu verras,
Ne sois pas assez téméraire
Pour l'oser sauver du trépas.

Le rosier, après ses paroles, resserra ses fleurs & ses feuilles, & par cette action, sembla donner congé à la fée qui sortit assez mécontente & remonta sur son char où l'on avoit attelé Lionnette avec trois autres lions qui étoient fort beaux. Elle tenoit les rènes de ces animaux, & marchoit lentement sur la pelouse tout le long du ruisseau dont le doux murmure augmentoit sa rêverie, lorsqu'une des fées qui suivoient dans un autre char, cria qu'elle voyoit un coq qui se noyoit. Cornue fit arrêter le sien, & ordonna qu'on lui apportât cette heureuse bête qui alloit servir à la réconcilier avec l'oracle rosier. Quelques fées vêtues légèrement se jettèrent à la nage, & attrapèrent le pauvre coq qui avoit déjà perdu connoissance. On le porta à Cornue qui ne fut pas surprise de sa beauté, parce qu'elle le fut cruellement de reconnoître le malheureux roi Coquerico. O ciel! s'écria-t-elle, est-ce ainsi, barbare oracle, que tu prétends te faire entendre? Elle suspendit le prince par les pieds, & lui ayant fait rendre l'eau qu'il avoit bue, il entr'ouvrit ses yeux déjà obscurcis par les approches du trépas, puis se hâtant de le toucher de sa baguette: Reprends ta forme ordinaire, lui dit-elle, & sauve-moi par-là l'horreur de t'ôter une vie dont la mienne dépend. A ces mots, le roi sain & sauf parut plus brillant que le soleil, son manteau royal sur ses épaules, & sa couronne de diamans brillans qui ceignoit son front avec beaucoup de grace. Que devint Lionnette à cette vue? Son amant devant elle! son amant roi & plus beau que le jour, son cher amant lui auroit ôté la parole, si elle n'avoit déjà résolu de ne parler à la fée que

quand elle auroit démêlé quel intérêt elle avoit eu à la maltraiter si fort; elle se tut donc; mais ses regards s'attachèrent si tendrement sur le prince, que s'il n'avoit pas été occupé de la rencontre qu'il venoit de faire, il auroit aisément reconnu sa malheureuse princesse.

Que me voulez-vous encore, madame, dit-il à Cornue? Est-ce pour essayer de me rendre mes malheurs plus sensibles, que vous me rendez la forme que vous m'avez ôtée si injustement? ou vous repentez-vous enfin des maux que vous m'avez fait? Ingrat! & toujours plus ingrat, reprit la fée, en lui présentant la main pour l'aider à descendre de son char; venez vous justifier, & ne m'accusez plus. A ces mots, elle marcha sur la pelouse au bord du ruisseau, & laissant à quelques pas d'elle son char & ses compagnes, elle parla ainsi au roi, qu'elle fit asseoir auprès d'elle: Je ne vous apprends rien en vous disant que je vous ai aimé dès votre enfance; les soins que j'ai pris de vous, vous en ont assez convaincu, s'il vous reste de la mémoire; car je n'attends pas de reconnoissance de si foibles bienfaits. Je ne m'arrêterai que légèrement sur ce qui se passa alors, où je ne reconnus dans votre cœur qu'une ingratitude cruelle que mes sentimens pour vous me déguisèrent, sous le nom d'indifférence, fondée peut-être sur l'aversion que vous donnoit mon peu de beauté: je crus quelque tems qu'à force de bienfaits, je pourrois surmonter cette froideur. La beauté, disois-je, est un foible avantage: un homme raisonnable ne peut en être touché que dans le premier moment: une puissance sans bornes, une fée qui descend jusques à vouloir plaire à un mortel, est toujours assez belle. Je ne reconnus que

trop tôt l'abus de ma confiance, & je vis avec horreur que j'avois une rivale. Que fis-je alors pour me venger, que toute femme n'eût pu faire ? Loin de vouloir me servir de mon pouvoir, je n'employai que ma raison ; je vous ôtai Lionnette ; mais je ne la fis point mourir. Quel excès de foiblesse puisque je le pouvois ; & que vous devez reconnoître d'amour pour vous à ce sentiment ! Vos outrages & vos désobligeantes froideurs me firent céder à mon désespoir ; je vous privai de votre figure, & je m'éloignai de vous. Que pouviez-vous faire de plus contre moi, que cette cruauté que j'exerçois contre moi-même ? Non, toute votre haine ne me punissoit pas si sensiblement. Dans quelle horreur mes jours se sont-ils écoulés depuis cette affreuse séparation ! Je m'accusois de cruauté, je me gardois bien de me rappeller votre injustice ; & quand plus tranquille, je me la peignois telle qu'elle avoit été, je me reprochois d'y avoir donné lieu par trop de vivacité : enfin toujours présent à ma mémoire, & vous croyant sans cesse irrité contre moi, je ne goûtois aucun repos ; quelques-unes des fées qui étoient avec moi dans le palais d'opale, me dirent que j'aurois dû consulter l'oracle rosier sur ma destinée. Cet oracle, sans qu'on en sache la raison, est venu s'établir, ou du moins, s'est trouvé sur la pelouse éloquente, celle que vous voyez ici, & qui tire son nom du ruisseau qui l'entoure, parce qu'il a la faculté de faire parler tout ce qu'il arrose de son eau. Je vins enfin persécutée par mes ennemis voir ce nouvel oracle ; je trouvai d'abord quelques soulagemens à mes peines ; je me fis un plaisir d'embellir son séjour. Mon pouvoir y fit naître des fleurs de toute espèce, j'élevai un petit

temple de verdure, & arroſant toutes les fleurs de l'eau du ruiſſeau de l'éloquence, je les rendis capables de tenir compagnie au roſier & de pouvoir le déſennuyer. Les choſes que j'avois appriſes touchant ma deſtinée, me donnoient de la reconnoiſſance & de la confiance en l'oracle : je venois ſouvent l'entretenir & je tâchois de démêler qui il pouvoit être. Ce n'étoit point un de ces Dieux qui ſe plaiſent à ſe manifeſter aux hommes, comme à Delphes; c'eſt un homme changé en roſier & protégé par une puiſſance qui m'eſt inconnue, & dont il ſe cache avec ſoin. Je lui offrois toute la mienne en récompenſe de ce qu'il me promettoit, il l'a toujours refuſée. Enfin, m'ayant prédit ce qui m'eſt arrivé aujourd'hui, & le commencement de mon bonheur, il m'a demandé en ſacrifice le premier coq que je verrois. Jugez ſi tout ce que je peux attendre d'heureux de ſes promeſſes, doit ſe mettre en comparaiſon avec votre vie; c'eſt elle qu'on me demandoit; puis-je ſentir, puis-je connoître un bonheur qui en ſeroit détaché? Que l'oracle ſe fâche & m'accable, s'il veut, des maux les plus cruels, je ne le recherche point par le ſacrifice de votre vie. Traitez-moi encore ſi vous l'oſez, d'inhumaine & de barbare; j'y ſouſcrirai pourvu que je vous voie; car je ſuis réſolue de ſouffrir tout ce que votre haine peut me faire ſentir de plus affreux, plutôt que de conſentir à vous immoler à la biſarre fantaiſie du roſier. Comme ayant alors ceſſé de parler, le roi lui ayant marqué ſa reconnoiſſance, continua ainſi : que puis-je faire pour vous, Madame? Mon cœur n'eſt plus à moi; ce n'eſt point avec vous que je veux diſſimuler; outre que mon caractère eſt incompatible avec cette ſorte de perfidie, c'eſt que

vous savez trop ce que j'ai pensé, pour vouloir amuser votre crédulité ; & que je vous dois trop de reconnoissance de m'avoir sauvé la vie, pour vouloir vous tromper : mais pourquoi me l'avoir conservée, cette vie, qui ne peut jamais vous rendre heureuse ? Il falloit bien plutôt suivre ce que votre oracle vous prescrivoit ; sûr que vous vous exposeriez toujours à mon bonheur, j'aurois reçu la mort avec plaisir de votre main, puisque je ne pouvois jamais vous offrir que ma reconnoissance ; vous me délivriez de l'horreur de vous paroître ingrat, & de celle de vivre éloigné de l'objet de ma tendresse. Le roi s'attendrit en prononçant ces paroles, & la fée en fut émue. Ils gardèrent quelque tems le silence : que vous promettoit donc ce trompeur oracle, reprit enfin le prince, s'il vous pouvoit rendre heureuse par la fin de ma vie, pourquoi en différer le sacrifice ? La générosité que vous avez eue de me la conserver, excite dans mon cœur un mouvement de jalousie. Conduisez-moi au temple, ce ne sera point vous qui m'immolerez, du moins l'amour m'acquittera envers vous puisque l'amour dispose de ma vie, & qu'il s'oppose au plaisir que j'aurois eu de vous en laisser la maitresse. Ne parlons plus de sacrifice, reprit la fée en se levant, votre vie m'est assez précieuse pour la conserver au dépens de tout ce qui peut en arriver. Venez dans mon palais, nous verrons demain ce que nous aurons à faire. Alors elle s'achemina vers son char, où elle monta avec le prince, & les lions coururent avec tant de légèreté, qu'on fut en un instant au palais d'opale.

C'est ici où Lionnette s'abandonna à la douleur la plus amère, quand elle vit que la fée descendue de son char avec le prince, ordonna qu'on mît ses

lions dans une grotte, où mille autres animaux aussi cruels, servoient pour ses attelages. O dieux ! s'écria-t-elle, où me réduisez vous ? Elle se laissa conduire, & choisissant un coin obscur pour se retirer, elle se coucha sur un peu de paille & passa la nuit à gémir sur sa destinée. Quelques jours se passèrent sans qu'on troublât son triste repos ; au bout de ce tems deux jeunes fées vinrent prendre quatre lions quelques tigres & deux ours pour servir au divertissement de la chasse que la fée donnoit au roi. Comme la princesse ignoroit à quoi on destinoit ces animaux, elle ne parla point aux fées : mais dans quelle situation étoit-elle ! Son amant qu'elle ne pouvoit douter qu'il ne fût dans le palais, qui ne pouvoit la connoître, la dureté de la fée, l'horreur de passer la vie dans cette étrange solitude ; tout cela lui donnoit une aversion pour la vie, qui ne pouvoit céder à l'amour qu'elle conservoit pour le roi, & qui avoit repris de nouvelles forces à sa vue. Hé ! que m'importe de l'aimer encore, s'écrioit-elle ? Sans doute il ne m'aime plus ; & pour rendre mon supplice plus cruel, mon cœur me le peint plus aimable que je ne l'ai jamais vu. Mourons & qu'il ignore à jamais à quel point il m'a rendue malheureuse. Sans cet amour, sans lui, quel regret pourrois-je avoir à la vie ? Il ne pouvoit lui venir dans l'esprit que le roi fut amoureux de Cornue, elle se perdoit dans tout ce qu'elle essayoit d'arranger sur son séjour au palais d'opale ; elle regrettoit bien la timidité qu'elle avoit eue de fuir de chez Tigreline au chant du coq. En rapprochant le peu d'idées qu'elle pouvoit avoir là-dessus, elle croyoit que le coq qui étoit entré par la fenêtre, pouvoit bien être le même dont Cornue avoit

changé la forme ſur la pelouſe éloquente. Quelle contrariété dans ma deſtinée, diſoit-elle ! Il faut que mon cœur ne ſoit ſenſible que pour un objet qui me fait fuir à tout moment ; prévenons-en la fin, auſſi bien l'attente de la mort eſt-elle un ſupplice de plus. Coquerico, l'ingrat Coquerico m'a oubliée, pourquoi chercher plus long-tems à en douter ? Allons, expirons au pied du roſier, & fuyons pour jamais un lieu qui ne ſert qu'à aigrir & qu'à redoubler ma douleur. Heureuſement les fées n'avoient point fermé la porte de la grotte, la déplorable princeſſe ſortit, elle ſe trouva dans la forêt de Cornue ; & elle entendit un grand bruit de cors & de chiens ; elle entra dans une épaiſſeur du bois qui lui parut propre à la cacher. Elle vouloit laiſſer paſſer la chaſſe ; elle s'étoit enfoncée ſous des ramées, lorſqu'elle entendit une voix trop chère pour qu'elle la pût méconnoître. Cette voix parloit à quelqu'un qu'elle reconnut bientôt pour être la fée Cornue : oui, madame, je l'avoue, j'ai une répugnance invincible à chaſſer des lions, depuis que la malheureuſe Lionnette a été ſous cette forme ; j'ignore ce qu'elle eſt devenue ; vous voulez me le laiſſer ignorer, vous vous oppoſez même aux choſes que je voudrois faire pour pouvoir m'en inſtruire, vous voulez que je meure. Hé ! pourquoi vous y oppoſiez-vous, quand votre oracle le demandoit ? Laiſſez-moi l'aller conſulter, ou bien je vais me ſervir de mon épée pour me délivrer d'une vie qui m'eſt inſupportable par votre tyrannie.

Comment voulez-vous, reprit la fée, que je vous laiſſe aller vers cet oracle qui demandoit votre mort ? Car ce n'eſt point l'envie d'avoir un coq en ſacrifice plutôt qu'un autre oiſeau, c'étoit vous-même

que le barbare demandoit; & vous croyez que j'aurois pu m'y réſoudre ? Je vous aime, & vous me haïſſez, voilà tout mon crime auprès de vous; & ſi je vous rendois Lionnette, vous oublieriez même la foible reconnoiſſance que vous me devez. Moi, l'oublier jamais, reprit vivement le roi ! Moi, oublier que je vous devrois le bonheur de ma vie ! Ne le croyez pas : rendez-lui ſa forme ordinaire, & je vous jure que je vous accorderai tout ce qui pourra dépendre de moi. Vous régnerez toujours ſur mes volontes, mon amitié n'aura point de bornes. Enfin ſi mon cœur ne peut être à vous, du moins y aura-t-il peu de différence, & vous-même en pourrez douter. Eh bien, dit la fée, je me fie à vos ſermens, & je me rends à votre impatience, demain nous irons au temple du roſier; je m'expoſe à ſa colère, je tâcherai de l'appaiſer; & là, nous verrons ſi vos paroles ſont inviolables. A ces mots, le roi & la fée s'éloignèrent, & la princeſſe ravie de retrouver ſon amant auſſi fidèle qu'elle l'avoit cru inconſtant, tourna ſes pas vers le roſier, & y arriva bien avant dans la nuit. Toutes les fleurs dormoient; elle ne les réveilla point; elle alla ſe coucher aux pieds de la tubéreuſe; elle ne dormit pas.

La belle nuit qu'il faiſoit alors, remplit ſon ame, déjà préparée à recevoir de douces impreſſions d'une joie pure & ſans mélange; l'aimable Coquerico, fidèle & amoureux, ſe peignit à ſon idée, ſi digne d'être aimé, qu'elle ne regretta point tout ce qu'elle avoit ſouffert pour lui; il ne lui vint pas ſeulement en penſée qu'il fut roi, elle dédaignoit tout ce qui n'étoit qu'un avantage du ſort; il étoit digne de lui plaire, voilà tout ce qu'elle conſidéroit. Les re-

proches de Cornue lui avoient découvert sa jalousie ; ainsi, d'un coup d'œil, elle comprit pourquoi la fée l'avoit si mal traitée ; & comme l'amour le plus heureux est sujet aux revers, elle s'affligea de ce que le prince auroit à souffrir s'il résistoit à l'amour de la fée. Elle consentoit déjà à sacrifier son amant à sa rivale pour sauver sa vie, que l'oracle lui avoit dit qu'il perdroit si elle s'opposoit à son choix. Des réflexions bien douloureuses, sur cette situation, succédèrent à celles qui l'avoient si tendrement occupée d'abord ; elle résolut d'aller trouver l'oracle, sans attendre plus long-tems : effectivement elle se leva doucement, & entra dans le temple comme la pointe du jour paroissoit.

Le roi Coquerico n'étoit pas dans une situation plus douce. L'horreur que Cornue lui avoit inspirée par sa barbarie nouvelle, de vouloir faire périr sa maitresse par ses mains, sous prétexte de lui donner le divertissement de la chasse des lions, avoit révolté son ame, sa patience étoit à bout ; & il n'avoit feint de consentir à ses desirs, que pour avoir le tems de se mieux venger en lui ôtant le collier dont elle étoit en possession.

La fée n'avoit point vu heureusement le petit flacon qu'il avoit sous l'aile le jour qu'elle lui rendit sa forme : ainsi il l'avoit encore, & se promit bien d'en faire usage. Il se retira de bonne heure ce soir là, sous prétexte d'être fatigué, & la fée le pria de se parer le lendemain des ornemens qu'elle avoit fait mettre dans sa chambre, pour paroître plus dignement aux yeux du rosier. Il ne fut pas plutôt chez lui, que songeant à ce que lui avoit dit Cornue, & à ce qu'il avoit promis, il tomba dans une douleur excessive de penser que, s'il ne prévenoit

l'adresse de cette fée, il ne tireroit de cette jalouse ennemie que le plaisir de revoir Lionnette, & qu'elle exigeroit de lui sans doute de l'épouser.

Cette cruelle pensée arma son ardeur de vengeance, d'autant plus qu'ayant jetté les yeux sur une grande corbeille de filagramme, de perles & de grenats, qui étoit sur une table, il ne douta pas que ce ne fût là les présens dont elle lui avoit dit qu'elle vouloit qu'il se parât. Il leva le taffetas blanc brodé d'or qui couvroit cette galante corbeille, & vit avec un étonnement mêlé de fureur, des habits royaux tels que les portoient le jour de leurs mariages, les rois des îles fortunées; mais comme c'étoit l'ouvrage des fées, on ne peut en décrire la magnificence.

Un moment après, songeant qu'il paroîtroit ainsi paré aux yeux de la princesse, il ne put se défendre d'un peu de complaisance, à penser que peut-être auroit-il besoin de cela pour lui plaire. Cependant croyant la fée endormie, il résolut de suivre son projet, & jettant toutes ses parures dans la corbeille, il sortit pour se rendre par un degré dérobé qui donnoit dans la chambre de Cornue. Il arriva sans nul obstacle jusques à son lit; ses rideaux étoient ouverts & retenus par des amours de nacre de perles, qui tenoient des girandoles de cristal pleines de bougies pour éclairer sa chambre. Quand elle avoit peine à s'endormir les amours chantoient ou lui lisoient les nouvelles à la main, la gazette, ou les contes nouveaux qu'on faisoit sur les fées; il falloit que ce soir-là on lui en eût lu un aussi long que celui-ci, car elle ronfloit de tout son cœur. Elle n'avoit pas prévue la visite indue du roi, car jamais on n'a été si laide qu'elle l'étoit dans son lit; elle

ſtoit ſans rouge & ſans mouches, ſa peau livide & mal ſaine, lui donnoit plutôt l'air d'une perſonne déjà morte, que d'une fée amoureuſe; ſa corne achevoit de la rendre hideuſe; elle avoit au col le fatal collier; ſa gorge & ſes bras à moitié nuds, auroient dégoûté l'homme le moins délicat & le plus entreprenant.

Le roi ne fut donc point retenu par ſes charmes, mais ſa vue ayant réveillé encore en lui le deſir de ſe délivrer d'un objet ſi odieux, il tira ſon flacon, & voulant le ſecouer ſur la fée, tous les amours crièrent; qui va là? Qui va là? La fée ouvrit les yeux, & le roi demeura plus ſurpris & plus affligé qu'on ne peut dire. Que voulez vous de moi, prince, lui dit-elle, en ſe mettant à ſon ſéant, quel deſſein vous amène dans ma chambre ſans me l'avoir fait dire? Elle auroit pu lui faire mille queſtions ſemblables qu'elle en auroit eu le tems, car le roi plus effrayé de ſa laideur que de l'air menaçant qu'elle donnoit à ſes paroles, la laiſſoit parler & ne répondoit point. Que voulez-vous donc, lui dit-elle encore, expliquez-moi vos deſſeins? Je ſuis fâché, madame, d'avoir interrompu votre repos, dit enfin le roi; mais ne ſachant quel eſt votre projet, avant de m'engager à vous tenir ma parole, je veux ſavoir ce que vous exigez de moi. N'auroit-il pas été tems demain matin, dit la fée, de me faire cette belle difficulté, & falloit-il me réveiller, pour me dire une choſe auſſi inutile? Allez vous repoſer, ſeigneur, & demain nous ſerons en état, vous de propoſer, & moi de réſoudre.

Le roi, effectivement, ne voyant guères d'autre moyen de ſortir d'embarras, alloit ſe diſpoſer à rentrer chez lui, lorſque la fée le rappella. La beauté

de ce jeune prince, augmentée par l'agitation de son ame, qui avoit donné à ses yeux & à son teint plus de vivacité qu'à l'ordinaire, ses cheveux en désordre, & tombant avec des graces négligées sur ses épaules, le son de sa voix, peut-être encore le silence de la nuit qui donne aux idées des forces que le jour efface quelquefois, réveillèrent celles de Cornue. Mais approchez donc, dit-elle, & où allez-vous ? Ne savez-vous point demander pardon de vos imprudences ? Ou croyez-vous n'en avoir point commis ! Le roi fâché de ce nouvel obstacle qu'on apportoit au desir qu'il avoit de se retirer : Hé ! madame, dit-il, ne me faites point commettre une plus grande faute, en troublant plus long-tems votre repos, il doit m'être précieux, & tout ce que je vous dois de respect..... Non, non, reprit la fée, approchez je ne veux plus dormir, & je veux savoir absolument ce qui vous amenoit ici ; ne craignez plus de m'avoir offensée, mais craignez de me cacher vos sentimens ; j'en veux un aveu sincère, &, dit-elle, en le regardant avec des yeux où elle crut mettre une langueur fort tendre, & où il ne vit que des prunelles toutes éteintes : je veux que vous m'entreteniez pour vous punir de m'avoir réveillée Le roi à cette désagréable proposition pensa perdre patience ; mais étant au pouvoir de cette terrible personne, il adoucit son premier mouvement, & s'asseyant comme par respect assez loin du lit de la fée ; puisque vous l'ordonnez, madame, dit-il, je vais vous obéir. Je venois, ne vous croyant point encore endormie, vous demander de rendre à la princesse, en ce moment, sa forme ordinaire, & vous déclarer que je ne pouvois sans cela vous suivre au temple du rosier. En vérité, re-

prit la fée assez piquée de ce début, voilà un beau sujet de mettre tout en allarmes ; cela ne pouvoit-il se remettre à demain ? Non, madame, reprit le roi, & je suis assez fâché de ne vous en avoir pas pressée dès hier, sans me mettre encore dans la nécessité d'attendre un jour de plus. Hé bien, dit la fée, que ferez-vous pour moi après ? Et qu'ai-je à prétendre de votre reconnoissance ? Je vous l'ai dit, madame, l'amitié la plus tendre, & même tout ce qu'un cœur sensible peut donner de plus.... De l'amitié, reprit la fée ! Non, non, roi Coquerico, ce n'est pas à ce prix que je dispense mes graces, il me faut mieux que cela. Voulez-vous que je vous le dise ? Aussi bien n'est-ce pas non plus la peine d'attendre à demain pour vous en instruire : je ne puis vous demander d'amour, j'en conviens, vous êtes incapable de pouvoir en sentir pour moi, vous me l'avez assez fait entendre : mais je vous le pardonne, à condition que demain vous me donnerez solemnellement votre foi. Le roi, tout préparé qu'il étoit à cet événement par Tigreline, ne put entendre tranquillement son discours, & se voir si proche de renoncer pour jamais à la princesse qu'il aimoit, sans ressentir une douleur cruelle. Si mon cœur étoit libre, reprit-il enfin, avec un son de voix tout changé par l'excès de la violence qu'il se fit pour ne pas éclater, je pourrois vous offrir l'un & l'autre, mais, madame, j'ai disposé de mon cœur par une puissance au-dessus de la mienne, & je ne vous donnerai point une main dont la possession vous rendroit trop malheureuse, puisqu'à tout instant je vous ferois sentir, malgré moi, que mon cœur en étant séparé, je ne serois pas digne de l'honneur que vous m'auriez fait ; & la reconnoissance que je

vous dois, me force à le refuser absolument même au péril de la vie. Nous verrons cela demain, reprit enfin Cornue ; allez fortifier ou changer vos nobles résolutions ; mais songez que si vous résistez à la mienne, ce n'est pas votre vie qui m'en répondra, je saurai peut-être trouver, malgré vous, l'endroit sensible d'un cœur que vous m'assurez être si indifférent.

Le roi, outré de colère & de douleur, sortit & revint dans son appartement, où il s'abandonna au plus cruel désespoir. Vingt fois il voulut se percer le cœur de son épée, & faire un sacrifice de sa vie à la princesse ; mais songeant qu'il pourroit peut-être la mieux venger, ou du moins la sauver des fureurs de la fée, il suspendit cet affreux projet, & se résolut d'aller au temple du rosier. Dès que le jour parut, le palais de la fée retentit du bruit des instrumens & des chants d'hymenée ; elle envoya savoir s'il étoit prêt, donna ordre qu'on le servît déjà comme son époux ; un char pompeux étoit dans la cour du palais, toutes les fées des environs & même de l'univers, furent convoquées à cette cérémonie ; elles y arrivèrent de toutes parts. Tigreline seulement fit savoir qu'elle se trouveroit au temple, enfin le prince parut ; son visage pâle & défait marquoit plutôt qu'il étoit la victime du sacrifice, que celui à qui on alloit l'offrir ; il étoit avec tout cela plus beau que le jour. Cornue étoit vêtue en reine, tout l'art du monde avoit été employé à sa parure. Elle monta avec le roi dans son char, & toutes les fées suivoient, selon leur rang, portées sur des aigles, des dragons, des tigres ou des léopards. Douze belles & jeunes fées de la cour de Cornue, menoient en lèze douze lionnes sur les-

quelles, pendant toute la marche, le roi eut toujours les yeux attachés, cherchant à démêler si la malheureuse Lionnette n'étoit pas parmi. On s'achemina au bruit des tambours & des trompettes, & l'on arriva à la pelouse de l'éloquence : les fleurs étoient déjà sur les limites, & avoient formé deux palissades hautes de six pieds, entre lesquelles le brillant cortège passa au bruit de leurs acclamations & de leur chant d'allégresse. Le temple en étoit rempli. Les plus belles avoient formé deux trônes d'un goût exquis, & le coup-d'œil en étoit surprenant, tant elles s'étoient bien arrangées. La malheureuse Lionnette étoit déjà dans le temple ; & le plaisir d'y voir arriver Tigreline, qui l'avoit reconnue d'abord, avoit un peu suspendu la douleur sensible qu'elle avoit d'être témoin du bonheur de sa cruelle rivale. Je vais mourir, madame, disoit-elle à cette fée, mais du moins apprenez au roi après ma mort, que ma tendresse a égalé la sienne, & que je lui pardonne une faute que le sort lui fait faire ; je n'en accuse pas son inconstance. Elle pleuroit si amèrement en achevant ces mots, & son ame étoit pressée d'une si vive douleur, qu'elle ne vit point entrer le roi & la fée. Cornue approcha la première du rosier. Je viens, dit-elle, dégager ma parole ; vos ordres, divinité de ces lieux, me demandoient le sacrifice d'un cœur, j'ai trop entendu votre oracle ; voici celui que vous demandiez, & je crois en entendre le sens, en lui demandant aux pieds de vos autels, une foi qu'il répugne tant à me donner, ce sacrifice est pour lui beaucoup plus que celui de la vie. Le rosier baissa ses feuilles & ses fleurs, comme pour approuver les paroles de la fée. Alors Cornue se tournant vers le roi qui étoit resté

un peu derrière elle : approchez-vous, seigneur, lui dit-elle, & venez remplir les volontés du destin. Il étoit dans ce moment bien plus occupé de ce qu'il voyoit, que de ce qu'on lui disoit ; il avoit apperçu Tigreline, & il ne doutoit plus que la lionne qui étoit à côté d'elle, ne fut sa divine princesse ; il la regardoit tendrement & douloureusement, n'osant en approcher par la crainte de déplaire à Tigreline qui lui avoit fait un signe sévère pour l'en empêcher.

Cornue, surprise de son silence, se tourna vers lui, & le vit dans cette douce occupation ; alors posant sur l'autel la couronne qu'elle tenoit à sa main, pour que le roi la lui mît sur la tête, elle s'approcha de lui. Que faites-vous donc, dit-elle ? est-il tems de rêver ? J'attends pour vous répondre, madame, dit le roi sans beaucoup s'émouvoir, que vous rendiez à la princesse de l'île d'or, la forme que vous lui avez si injustement arrachée ; ensuite je ferai ce que ma reconnoissance exigera, & je ne vous tromperai point. Cornue voyant qu'il n'étoit pas tems de reculer, d'autant plus qu'elle voyoit Tigreline présente, sa supérieure en pouvoir, & que le jour qu'elle avoit choisi pour cette cérémonie étoit précisément celui auquel les fées sont sujettes à la mort : elle s'étoit bien gardée de l'apprendre au roi, de crainte qu'il ne profitât de ces vingt-quatre heures pour se venger des cruautés qu'elle avoit exercées sur lui & sur la princesse, & cependant n'avoit pas voulu retarder son bonheur : voyant donc qu'il étoit impossible de tromper encore le roi, elle se tourna vers Tigreline, qui amenoit la lionne à l'autel. Ma sœur, lui dit-elle, en détachant le collier & le donnant à cette fée, je vous rends la

princeſſe, & vous pouvez vous ſervir de votre puiſſance pour lui faire reprendre ſa forme; mais délivrez-la du chagrin de me voir couronner des mains de ſon amant, & partez avec elle, puiſqu'elle ne peut être à lui. Tyriel ne n'avoit pas perdu un moment; plutôt que de répondre à Cornue, cette bonne fée l'avoit touchée de ſa baguette, & la princeſſe étoit déjà plus belle & plus aimable que jamais; elle étoit par les ſoins de la fée vêtue magnifiquement & plus galamment encore; elle avoit un habit de drap d'argent, tout couvert de guirlandes de fleurs d'immortelles gris-de-lin; ſes beaux cheveux blonds, tout parſemés de diamans & de fleurs gris-de-lin; pareilles à ſon habit, tomboient par boucles ſur ſes épaules, & la rendoient plus belle que le jour. Le roi étoit hors de lui-même; il s'avança vers elle, & mettant un genou en terre: ſouffrirez-vous, belle princeſſe, lui dit-il, que cette foi que je vous ai donnée vous ſoit ravie, & que l'injuſte fée qui nous a rendus ſi malheureux, jouiſſe tranquillement d'une couronne qui ne pouvoit être qu'à vous? La princeſſe Lionnette, pendant le tems que ſon amant lui parloit, tenoit ſes yeux attachés tendrement ſur lui, & par les larmes qui en couloient doucement ſur ſes joues, lui laiſſoit voir tout l'effort qu'elle ſe faiſoit pour lui céder. Je ne puis, lui dit-elle enfin, m'oppoſer à la deſtinée; oui, mon cher prince, il faut vous y ſoumettre, je vous rens vos ſermens, vivez heureux ſans moi, s'il vous eſt poſſible; & puiſqu'il faut que je vous perde, je quitte la vie ſans aucun regret, & je me trouve heureuſe, en mourant, d'avoir pu ſans crime, vous dire encore une fois que je vous aime. Oui, vous allez mourir, s'écria la furieuſe Cornue; c'eſt aſſez m'outrager,

& vous emporterez encore le plaisir que vous n'avez pas compté parmi ceux dont vous jouissez à ce fatal instant. Le roi, à ces paroles, se leva des genoux de la princesse qui ne s'effrayoit pas de voir sa rivale avancer vers elle un poignard à la main. Le roi arrêta d'une main la fée, & tirant son épée de l'autre : c'est moi qui vais m'immoler, s'écria-t-il, & vous ne pouvez attenter à la vie de ma princesse que la mienne n'en réponde. O Dieux ! s'écrièrent en même tems la fée & Lionnette, arrêtez ! Tigreline alors s'avança vers Cornue ; elle n'avoit rien dit jusques-là, elle avoit laissé agir & parler tous ceux qui avoient été les plus pressés. Elle leva sa baguette, & touchant Cornue ; recevez aujourd'hui, lui dit elle, le prix de vos forfaits, & soyez témoin, à votre tour, du bonheur de ces deux amans. A ces mots, Cornue resta immobile ; mais ses yeux s'allumèrent d'une fureur si terrible, que ne pouvant trouver d'expression, sa corne s'enflamma, & elle écuma de rage. Et vous, sage rosier, reprit Tigreline, reprenez enfin votre forme, & jouissez du plaisir d'embrasser votre aimable fille. Elle n'avoit pas achevé ces mots, que le rosier s'étant un peu secoué, parut sous sa véritable forme. C'étoit un homme d'environ cinquante ans, noblement fait, & magnifiquement habillé : il avoit un long manteau royal, & une couronne d'or & de pierreries sur la tête. Lionnette lui ressembloit si parfaitement, que toute l'assemblée ne douta point qu'elle ne fût sa fille. Cette belle princesse se jetta dans ses bras, avec un empressement si naturel, que toute l'assemblée en fut attendrie. Ce bon roi la reçut avec des transports de joie qui auroient eu plus d'étendue si ce prince n'eût apperçu le jeune roi des îles Fortunées à ses pieds, qui lui embrassoit les ge-

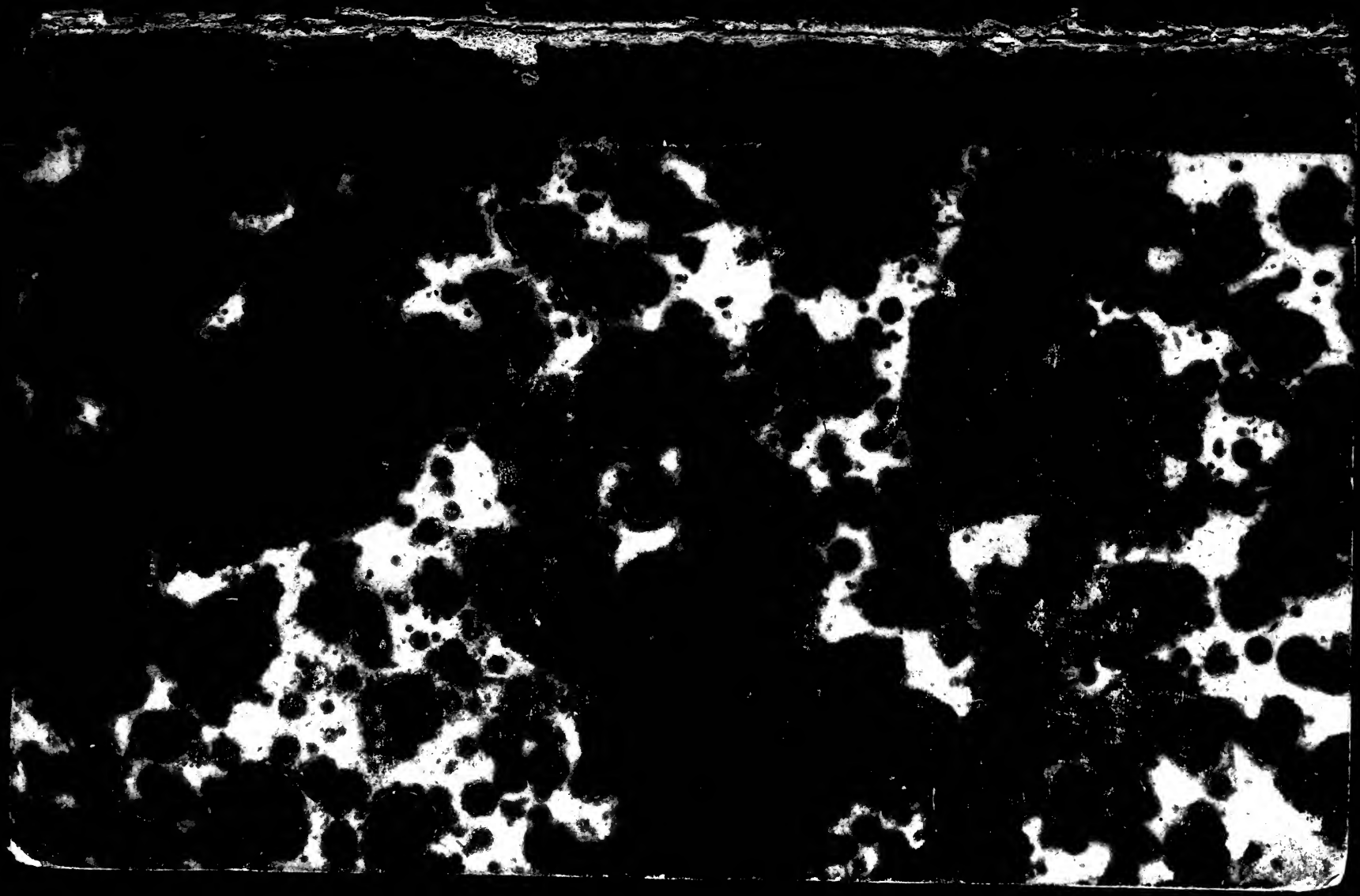
noux : il quitta sa fille un moment, pour relever le beau Coquerico. Je vous donne ma fille, lui dit-il en l'embrassant ; recevez-la, seigneur, & vivez aussi heureux que je vous ai vu près du contraire. Je joins ma couronne à ce présent, & je ne compte pas ajouter à votre bonheur, par la contrariété qu'elle a porté au repos de ma vie ; mais telle qu'elle est, je la donne à ma fille pour vous la présenter. En ce moment, ce prince voulut ôter sa couronne. Non, seigneur, s'écria le jeune roi ; vous ne cesserez point de régner ; la charmante, la tendre Lionnette remplit tous mes vœux, & ma couronne est à ses pieds ; souffrez que nous vivions avec vous, & que rien ne nous sépare plus. Tigreline applaudit à cette marque de générosité du roi Coquerico, & prenant Lionnette par la main, elle la lui présenta. Il la reçut avec des transports d'amour plus aisés à imaginer qu'à décrire. Alors il reçut sa couronne, & mettant un genou en terre, il la présenta à Lionnette, qui la reçut en lui donnant sa foi. Les chants d'hyménée retentirent dans le temple : ils ne furent interrompus que par Cornue, qui fit un cri perçant, & qui expira, étant dans son jour fatal. Cela ne parut pas extraordinaire ; le jeune roi & la princesse seuls, parurent touchés de l'excès de ce désespoir, Tigreline la fit emporter & l'on fit la cérémonie. Le roi Coquerico tournant alors les yeux vers le roi son beau-père, lui demanda s'il désiroit de venir être témoin du couronnement de la reine Lionnette, ou s'il vouloit encore l'attendre dans ce lieu quelques jours. Et moi, dit Lionnette, je demanderois une grâce à la favorable Tigreline & à mon cher époux, si j'osois parler en ce moment. Ma chère princesse, reprit tendrement le roi, que craignez-vous ? Je voudrois donc,

dit la princesse, que, débarrassés des soins de nos royaumes, nous puissions vivre toujours ici, & que, contente de mon bonheur, je ne fusse occupée que du plaisir d'en jouir. C'est ici que j'ai retrouvé ce que j'ai de plus cher : que m'importe le reste du monde, si je vis avec ces deux personnes, & si vous, madame, ajouta-t-elle, en s'adressant à la fée, vous daignez nous y venir voir, & me rendre mes deux infortunés gouverneurs ? J'y consens, dirent à la fois les deux rois. Oui, ma fille, dit la fée à son tour, j'approuve cette noblesse de sentimens, & vous vivrez ici en reine, mais sans en sentir l'inconvient; & tous deux vous jouirez du don de féerie, je vous le donne. Alors, touchant les murs de palissades, il s'en forma un palais d'émeraude si brillant & si magnifique, que l'on n'a jamais rien vu de si beau & de si parfait. Les fleurs devinrent des personnes vivantes & parlantes, ayant pour seule marque de leur métamorphose, une fleur de leur nom sur la tête. La prairie devint un jardin magnifique; d'un côté parut une vaste forêt, où la fée fit élever à un des bouts un petit palais de marbre couleur de rose & blanc; & de l'autre, un de cryſtal de roche, dans lequel elle avoit eu l'attention de faire mettre le beau plan de l'univers, qui avoit fait les délices de la jeunesse du roi. La princesse en fut ravie. C'est pour moi, dit le roi, un présent inestimable; il me retracera sans cesse le plaisir que j'ai eu de le parcourir pour y trouver ma chere princesse. Et moi, dit-elle, il me sera cher, puisqu'il vous a appris que j'étois occupée de vous. La fée étoit charmée de les voir si heureux, par un amour si peu connu dans le siècle où nous sommes, & même dans celui où ils étoient alors. Aimez vous toujours ainsi, mes enfans, dit elle en les embras-

gent, je ne puis rien vous donner de préférable à ce bien, c'est l'unique & le seul véritable. Elle leur fit voir aussi que chaque palais avoit ses jardins séparés, des cascades, des jets d'eau & des parterres charmans; de l'autre côté du jardin, une rivière large & pleine, sur laquelle étoient mille gondoles superbes, argent & gris-de-lin, qui conduisoient à un château tout de fleurs, dont la variété merveilleuse formoit un coup-d'œil admirable, qui s'élevoit sur une montagne, dont les jardins en terrasse descendoient jusques sur la rivière, & qui servoient de maison de campagne au palais de la pelouse. Je vous donne tout cela, dit Tigreline en embrassant Lionnette; vivez-y, mes enfans, des millions d'années; vos sujets vous y aimeront, & ne vous trahiront point. Si vous voulez en avoir davantage, un coup de baguette, dit-elle, en donnant la sienne à Lionnette, changera toutes les fleurs en personnes parlantes & raisonnables, & elles redeviendront fleurs à votre gré. Le roi & Lionnette se jettèrent aux genoux de la fée, & la remercièrent tendrement; elle les releva, & les embrassa encore. Donnez un coup de votre baguette, dit-elle à la princesse, que vos conducteurs aient le plaisir d'être rappellés par vous-même. La belle Lionnette s'acquitta avec empressement de cette première preuve de son pouvoir; les bonnes gens parûrent à l'instant; elle courut les embrasser; ils n'osoient recevoir ses caresses; mais la belle reine les en pressa si tendrement, qu'ils lui rendirent ses embrassemens avec une tendresse qui attira les larmes de toute l'assemblée. La reine les voyant si cassés & si décrépits, tourna ses beaux yeux tout mouillés sur la fée, qui comprit ce qu'elle souffroit J'aime à vous voir si sensible, madame, dit Tigreline; usez de votre pouvoir,

vous ne pouvez l'employer mieux qu'à ce que vous desirez actuellement. Hé bien, dit la reine, je souhaite qu'ils redeviennent à l'âge où je suis, & qu'ils vivent toujours avec moi. Elle n'avoit pas achevé ces mots que le vieillard & sa femme parurent, lui un homme de vingt ans; & la vieille une femme de dix-huit: ils se prosternèrent aux pieds de la fée, & baisèrent les mains de la reine qui, ravie de les voir si jeunes & si aimables, embrassa la fée, pour la remercier de cette faveur. Le bon roi s'adressa alors à sa fille qui tournoit déjà les yeux tendrement sur lui: Ne souhaitez pas pour moi la même chose, ma chère fille, je ne veux plus éprouver une nouvelle jeunesse. Je vous vois heureuse, voilà la seule chose qui ai pu me toucher: je n'éprouverai plus une joie si sensible; laissez aux Dieux à disposer de mes jours. C'est à moi, dit la fée, à les rendre heureux; vous vivrez, seigneur, & vous ne cesserez de vivre que quand vous haïrez assez la vie pour souhaiter de la perdre. Adieu: je vous laisse & reviendrai incessamment vous voir; mes affaires m'obligent à me séparer de vous. La reine reconduisit la fée à son char, les deux rois lui aidèrent à y monter; après quoi ils revinrent dans leur palais, où charmés d'être ensemble, ils passèrent des jours filés d'or & de soie; plus heureux qu'ils n'avoient été malheureux. Ils vécurent des millions d'années, & le roi & la reine donnèrent au monde des fées & des génies bienfaisans, qui sont actuellement occupés à faire le bonheur de l'univers.

FIN.

PUBLIC LIBRARY
CLEVELAND, OHIO

65/241